Illinois U. Library

NUMÉRO 174

France ILLUSTRATION

LE MONDE ILLUSTRÉ

SUPPLÉMENT THÉATRAL ET LITTÉRAIRE

Ce supplément n'est servi que par abonnement couplé avec
FRANCE-ILLUSTRATION
Le Monde Illustré
13, RUE SAINT-GEORGES
PARIS-9e

Harriett Séréna

Hubert

Hubert Séréna Axel

1 HARRIETT. — *Soyez sérieuse, Séréna! que pensez-vous de ces promenades d'Hubert avec des femmes voilées?* (ACTE I.)

2 HUBERT. — *Vous êtes contente! Vous êtes chez vous ici, n'est-ce pas?* (ACTE II.)

3 HUBERT. — *Entièrement d'accord sur la troisième proposition!* (ACTE II.)

4 SÉRÉNA. — *L'argument de la Reine n'est pas mauvais non plus.* (ACTE II.)

5 AXEL. — *Je suis content que nous ne soyons plus fâchés.* (ACTE II.)

Séréna

Séréna Axel

QUATUOR

Comédie en trois actes
de Noël COWARD
Adaptation française
de Paul GÉRALDY

Cette pièce a été représentée pour la première fois à Paris le 11 février 1955 au théâtre des CAPUCINES dans une mise en scène de Pierre DUX, des décors de PELLEGRY et avec la distribution suivante (par ordre d'entrée en scène)

Le Pasteur Spevin	*Richard FRANCŒUR*
La Servante	*Jeanine MONDON*
Dorothy Spevin	*Anne BOISSELLE*
Lord Hubert Heronden	*Jean MARTINELLI*
Charlotte Diensen	*Paule EMANUELE*
Lady Séréna Heronden	*Alice COCÉA*
Lady Harriett Gordon	*Jacqueline RIVIÈRE*
Catchpole	*Paul BORDES*
Alex Diensen	*Pierre DUX*

Tous droits réservés pour tous pays, y compris les droits de traduction, de représentation théâtrale, de film, de radio, de télévision, les droits mécaniques et graphiques, ainsi que tous droits futurs. Copyright 1955 by Paul GERALDY

Supplément au n° 421 de « France-Illustration—Le Monde Illustré »

ACTE PREMIER

PREMIER TABLEAU

Le buffet de la gare de Calais en 1873. Ce doit être la nuit car toutes les lampes sont allumées. Le Révérend Edgar Spevin est assis à une table, en tenue de voyage. C'est un homme jovial, content de lui et, comme un certain genre de chiens, convaincu que tout le monde est enchanté de le voir.

LA SERVANTE, *s'approchant de M. Spevin avec une corbeille pleine de petits pains et de croissants.* — Croissants, monsieur?

SPEVIN. — Dites : « Mon Révérend », mademoiselle. Je suis pasteur.

LA SERVANTE, *indifférente.* — Thé? Chocolat? Café? Croissants?

SPEVIN. — Chocolat! Chocolat! Et croissants, s'il vous plaît! Vos célèbres croissants français! Ils ont l'air merveilleux!

LA SERVANTE. — Combien en voulez-vous?

SPEVIN. — Deux, trois, quatre... Donnez-m'en quatre! Ma femme et ma fille, Gwendolyn, que j'ai laissées au train, seront, je pense, bien aise... Merci. *(Et comme la servante s'éloigne, la rappelant:)* Mademoiselle! Mademoiselle! Rappelez-moi donc, je vous prie, à quelle heure part exactement le train de Nice?

LA SERVANTE. — Le train de Paris?

SPEVIN. — C'est ce que je veux dire. Nous changeons, en effet, de train une première fois à Paris. Une autre fois, je ne sais où... C'est un voyage!

LA SERVANTE. — Le train de Paris part à trente-cinq. Une cloche vous avertira dix minutes avant le départ.

SPEVIN. — Merci, mademoiselle... Chocolat!

Entre Dorothy, en chapeau et manteau de voyage.

DOROTHY. — Vous êtes là, vous!

SPEVIN. — Qu'est-ce qu'il y a? Et Gwendolyn?

DOROTHY. — Vous auriez au moins pu me prévenir. Vous me laissez seule sur ce quai de gare avec cette petite fille, qui n'est pas bien du tout!

SPEVIN. — Ne travestissez pas les faits. Je ne vous ai nullement laissée sur ce quai de gare. Je vous ai installée dans un compartiment avec tous vos bagages à main! Dans un compartiment chauffé! Un employé a, devant moi, glissé deux bouillottes sous vos pieds!

DOROTHY. — Gwendolyn a une peur affreuse que le train ne s'en aille sans vous!

SPEVIN. — Le train part à huit heures trente-cinq. Je viens, pour la douzième fois, de me le faire répéter. Une cloche nous avertira dix minutes avant le départ. Il est à peine huit heures.

DOROTHY. — Gwendolyn est nerveuse! On le serait à moins! Elle a été malade durant toute la traversée.

SPEVIN. — Elle n'est plus malade. Elle a eu le mal de mer. Beaucoup de personnes ont le mal de mer. Dès qu'on a mis le pied à terre, on n'y pense plus. C'est fini.

DOROTHY. — Ce n'est pas fini pour Gwendolyn! Elle ne cesse d'avoir des haut-le-cœur. Elle va être encore secouée pendant trois jours.

SPEVIN. — Deux jours! Deux jours! Le premier jour est déjà presque terminé. Portez-lui des croissants, tenez! Et calmez-la!

DOROTHY. — Des croissants! Des croissants! Elle ne peut rien garder!

SPEVIN. — Achetez-lui des pastilles de menthe, alors!

DOROTHY. — Où en trouve-t-on?

SPEVIN. — Je ne sais pas, moi! Informez-vous!

DOROTHY. — Informez-vous vous-même! Vous me laissez tout faire!

SPEVIN. — Je m'en informerai quand j'aurai déjeuné. Moi, je n'ai pas eu le mal de mer. Et cette traversée m'a creusé l'appétit. Voulez-vous prendre quelque chose?

DOROTHY. — Je ne laisserai pas cette enfant seule une seconde de plus!

SPEVIN. — A votre aise!

DOROTHY. — Je cours la retrouver. Je vous attends au train!

Elle sort vivement.

SPEVIN. — Mademoiselle, s'il vous plaît, un peu plus de chocolat!

Cependant entrent Hubert et Charlotte. Costumes, très marqués, de voyage. Hubert est un homme de quarante ans, type d'aristocrate anglais de l'époque. Charlotte, ravissante, a une trentaine d'années.

CHARLOTTE. — Où me conduisez-vous, Hubert?

HUBERT. — C'est le buffet, chérie. C'est le buffet de la gare.

CHARLOTTE. — Vous ne craignez pas d'être reconnu?

HUBERT. — Qui voulez-vous qui nous reconnaisse? Il n'y a personne dans ce buffet!

CHARLOTTE. — Pourquoi ne pas nous rendre au train directement?

HUBERT. — Parce qu'il faut, mon amour, que vous vous restauriez. (*Il appelle:*) Mademoiselle! Jeune fille! Servante! Comment dit-on?

CHARLOTTE. — Mon sac? Où est mon sac?

HUBERT. — Là, ma colombe, sur la chaise.

CHARLOTTE. — Donnez-le-moi. Il y a là tous mes bijoux. Il ne doit pas me quitter.

LA SERVANTE, *s'approchant.* — Chocolat, thé, café, croissants?

HUBERT, *amoureusement à Charlotte.* — Chocolat, thé, café, croissants?

CHARLOTTE. — Café au lait, croissants.

HUBERT. — Vite, s'il vous plaît, mademoiselle. Nous prenons le Calais-Paris! (*La servante s'éloigne.*) Après-demain Nice, Charlotte! Ce mot ne vous fait pas frémir? Regardez-moi!

CHARLOTTE, *les yeux ailleurs.* — Non.

HUBERT. — Voulez-vous me regarder! Rappelez-vous nos conventions! Pas de remords, pas de regrets!

CHARLOTTE. — Je sais, Hubert.

HUBERT. — Oubliez le passé. Il est loin, le passé.

CHARLOTTE. — Non, il est encore là. Il y aura des drames, vous verrez, des histoires.

HUBERT. — Elles ne nous atteindront pas. Nous serons loin! Après-demain, la Méditerranée nous tendra son azur, ses terrasses fleuries. Vous prendrez votre thé au soleil.

CHARLOTTE, *s'éclairant et se pressant contre lui.* — Au soleil!

La servante apporte le café et les croissants.

HUBERT, *tendrement.* — Vous êtes bien sûre que c'est du café que vous vouliez? Vous ne préférez pas du thé?

CHARLOTTE. — Non. C'est parfait ainsi.

HUBERT, *à la servante.* — Merci. (*A Charlotte:*) Dites-moi que vous êtes heureuse, Charlotte.

CHARLOTTE. — Je suis heureuse, mais j'ai peur. Ce n'est pas une folie que nous avons faite là? Vous êtes sûr?

HUBERT. — Si c'est une folie, elle est faite. Il n'y a plus à y revenir!

CHARLOTTE. — Croyez-vous qu'ils aient reçu nos lettres, maintenant?

HUBERT. — Ils ne peuvent en tout cas tarder à les recevoir.

CHARLOTTE. — S'ils allaient nous poursuivre?

HUBERT. — Comment voulez-vous que ma femme, ou que votre mari, songent à nous poursuivre? Ils ne savent ni où nous allons, ni quelle route nous avons prise!

CHARLOTTE. — Vous m'aviez dit que votre femme était une femme très énergique.

HUBERT. — Ma femme? C'est Napoléon! Pendant neuf ans, sa volonté, son autorité, m'ont éteint, paralysé. Son seul regard me pétrifiait. C'était extrêmement fatigant.

CHARLOTTE. — Elle vous pétrifiera encore.

HUBERT. — Non, c'est fini. J'ai échappé à son empire, et je vous le dois, mon pigeon. Vous êtes la lime qui m'a permis de scier les barreaux de ma cage, la corde à nœuds grâce à laquelle j'ai glissé vers l'amour et vers la liberté.

CHARLOTTE. — Ce n'est pas avec des propos ainsi enrubannés que vous dissiperez mes craintes. Vous avez toujours l'air de jouer. Je me demande quelquefois si vous ne vous grisez pas de mots, quels sont au fond vos véritables sentiments?

HUBERT. — Mon amour doute-t-il déjà de mon amour?

CHARLOTTE. — Depuis que nous avons quitté Londres, je me sens très mal à mon aise.

HUBERT. — Mal à votre aise, auprès de moi?

CHARLOTTE. — Vous êtes brillant et léger comme une bulle de savon.

HUBERT. — C'est l'amour, mon divin trésor, qui me refait un cœur d'enfant. Je regarde les gares, les voyageurs, les quais avec des yeux renouvelés. Tout m'amuse : les cris des porteurs, les casquettes des employés. J'ai envie de chanter et de crier de joie. N'était le respect que vous m'inspirez et le regret de vous laisser seule, je prierais le mécanicien de me laisser conduire la machine!

CHARLOTTE. — Vous n'allez pas me parler de trains! Tout ce qui touche aux trains me met les nerfs en pelote. Vous le savez!

HUBERT. — Pardon! Pardon!

CHARLOTTE. — Voilà dix ans que mon mari ne me parle pas d'autre chose. Ce n'est pas un homme, mon mari, c'est une compagnie de chemins de fer. Ma vie est sillonnée, martelée, laminée depuis dix ans par tous les trains de l'Illinois. N'ai-je échappé à ce vacarme assourdissant que pour suivre un homme dont le désir est de conduire des locomotives?

HUBERT. — Je ne conduirai pas de locomotives, mon cœur! Je m'engage à ne plus prononcer un seul mot qui puisse vous faire penser à des locomotives. J'ai été un instant distrait, j'ai laissé passer le signal et fait une erreur d'aiguillage...

CHARLOTTE. — Encore!

HUBERT. — C'est un lapsus! Pardon!

CHARLOTTE. — Soyez une seconde un peu

sérieux, Hubert! Ne me répondez pas par des paroles en l'air. Je vous répète que je suis morte d'inquiétude. Chaque personne que je rencontre me donne un coup au cœur.

HUBERT. — Rien ne peut arriver, mon amour, calmez-vous! Nous sommes à Calais. Qui voulez-vous qui reconnaisse dans ce buffet de gare de Calais Mme Diensen et lord Heronden voyageant dans le plus strict incognito?

Spevin s'approche de la table.

SPEVIN. — Le marquis d'Heronden?

HUBERT. — C'est moi.

CHARLOTTE, *sursautant.* — Hubert!

HUBERT. — C'est-à-dire, non. Ce n'est pas moi! Mon jeune incognito n'a pas encore bon teint. Il faut m'appeler ici M. Baxter-Ellis.

SPEVIN. — Pouvais-je ne pas vous reconnaître? Je suis M. Spevin.

HUBERT. — Spevin signifie-t-il devin? Dans quelle langue? Pourquoi ne pouviez-vous m'ignorer, s'il vous plaît?

SPEVIN. — Le village de Clambury est placé entre deux collines. Derrière l'une d'elles est Heronden. Les premiers souvenirs d'enfance de ma petite fille Gwendolyn se réfèrent aux champignons de votre parc.

HUBERT. — Attendrissant! En quoi puis-je vous être utile?

SPEVIN. — Pardonnez-moi...

HUBERT. — Bien volontiers. Qu'avez-vous fait de répréhensible?

SPEVIN. — Je voulais dire : pardonnez-moi mon indiscrétion, milord.

HUBERT. — C'est fait! Vous êtes pardonné. N'y pensez plus.

SPEVIN. — J'ai remarqué sur le bateau que vos bagages étaient enregistrés pour Nice.

CHARLOTTE, *sursautant.* — Mon Dieu!

HUBERT. — Vos dons d'observation me paraissent remarquables. Je tremble pour vos ouailles.

SPEVIN. — C'est de mes ouailles précisément que je voulais vous entretenir.

HUBERT. — Que peuvent avoir à faire dans la gare de Calais vos ouailles de Clambury?

SPEVIN. — Mes ouailles ne sont plus à Clambury, milord.

HUBERT. — On les a déportées en masse?

CHARLOTTE, *avec reproche.* — Hubert! Hubert!

HUBERT. — Je suis complètement noyé. Il est étrange de se noyer un bon quart d'heure après qu'on a touché la terre.

SPEVIN. — Le pasteur de l'église anglicane de Nice est mort le mois dernier. Je suis son remplaçant. Mes nouvelles ouailles sont des malades et des invalides britanniques éparpillés dans le pays. L'idée m'est venue en vous voyant de vous demander si vous ne m'autoriseriez pas à mettre ma petite église sous le patronage de votre nom?

HUBERT. — Je n'ose m'engager à rien, monsieur Spevin. Mon médecin m'ordonne un repos absolu, et paraître au milieu d'une foule, fût-elle d'invalides et de malades, ne serait pas très bon pour mes nerfs surmenés. Mais à défaut de ma personne, vos pauvres peuvent compter sur mon obole.

SPEVIN. — Je suis confus, lord Heronden.

HUBERT, *sur un regard de Charlotte.* — M. Baxter-Ellis! M. Baxter-Ellis!

SPEVIN. — Baxter-Ellis.

Il note le nom.

HUBERT. — Deux l, i, s. Mon adresse est : Villa « Lou Maouro », Menton.

CHARLOTTE, *aux cent coups cette fois.* — Hubert! Etes-vous fou?

HUBERT. — Pardon! C'est mon adresse, mais je n'aurais pas dû vous la dire. Oubliez-la! Mon médecin m'a conseillé l'incognito, un absolu incognito. Un nouveau nom, des étrangers autour de moi, un pays inconnu, des paysages neufs me seront, dit-il, salutaires.

SPEVIN. — J'espère que votre maladie n'est pas très grave?

HUBERT, *dirigeant son regard vers Charlotte.* — J'ai peur que si! C'est une fièvre singulière, qui peut apporter au malade de profondes perturbations, bien qu'il soit rare qu'il en meure.

CHARLOTTE. — Nous pourrions maintenant aller au train, Hubert.

HUBERT, *avec décision* — Allons, Charlotte! Au revoir, monsieur Spevin. Bonne chance!

SPEVIN. — Grand merci pour votre bonté, milord.

Spevin s'incline avec timidité vers Charlotte et plus résolument vers Hubert, puis retourne s'asseoir à sa table.

CHARLOTTE. — Vous vous moquez de ce vieil homme! Un homme d'église!

HUBERT. — Il y a des gens, sur la terre, chargés tout spécialement par Dieu de rendre l'existence odieuse à leur prochain.

CHARLOTTE. — Il sait tout de nous à présent! Il parlera!

HUBERT. — Que nous importe, mon amour, ce que pourra dire ce raseur à une tribu d'invalides!

CHARLOTTE. — Mais c'est terrible! Vous n'y pensez pas, Hubert! Vous êtes un homme. La société a pour les hommes des indulgences particulières. Avec votre nom, vous êtes sûr d'être toujours reçu partout. Il n'en est pas de même de moi. Je suis une femme!

HUBERT. — Une très jolie femme! Et une Américaine! Une ravissante Américaine! Ces Français vont vous adorer. Ils seront tous jaloux de moi et ils vous feront tous la cour, vous allez voir!

CHARLOTTE. — Aucun salon pieux ne voudra me recevoir tant que nous ne serons pas mariés.

HUBERT. — A Boston, peut-être, Charlotte. Votre aristocratique et bien-pensant Boston fera peut-être grise mine à ce couple en état de péché. Mais les Français, Charlotte! Ils seront enchantés! Ils applaudiront à tout rompre!

CHARLOTTE. — Etes-vous certain que votre femme consentira à divorcer?

HUBERT. — Tout à fait certain, mon amour, Séréna a la passion de l'ordre. Avec elle, il faut que les choses et les gens soient à leur place, comme sur les bateaux, vous savez! Elle aurait fait une belle carrière dans la marine. Je voudrais que vous puissiez voir son petit bureau. Pas une lettre qui dépasse. Elle n'admettra pas un mari vivant à l'étranger avec une autre femme!

CHARLOTTE. — Elle vous l'a dit?

HUBERT. — Oui! Rapportez-vous-en à moi!

CHARLOTTE. — La chose lui sera peut-être indifférente!

HUBERT. — Ce n'est pas très gentil pour moi ce que vous dites là! Elle a pu feindre d'ignorer certains petits écarts de moi, qu'elle savait sans gravité, mais mon départ définitif avec une femme que j'idolâtre l'affectera au plus haut point!

CHARLOTTE. — Vous voyez que j'ai raison de n'être pas tranquille!

HUBERT. — Quelque chagrin que je puisse lui faire, elle a bien trop d'orgueil pour le laisser paraître, et surtout pour prétendre à me récupérer.

CHARLOTTE. — Que lui avez-vous dit de nous, exactement?

HUBERT. — Ne craignez rien, encore une fois, et rapportez-vous-en à moi. Les ennuis ne pourraient venir que du cas où votre mari voudrait jouer au chien méchant.

CHARLOTTE. — Mon mari n'a d'autre souci que celui de ses chemins de fer. L'amour, il ne sait pas ce que c'est. Je compte moins pour lui qu'une locomotive.

HUBERT. — Qu'un tender, qu'un charmant petit tender, Charlotte!

CHARLOTTE. — Vous plaisantez toujours, Hubert!

HUBERT. — Est-ce qu'il ne vaut pas mieux plaisanter qu'avoir peur? Nous sommes heureux, soyons gais! Et ne vous mettez plus martel en tête, mon cœur. Regardez-moi plutôt et lisez dans mes yeux l'avenir merveilleux vers lequel nous courons. Ne pensez ni à ma femme, ni à M. Spevin, ni à votre mari! Nous allons vivre pour nous seuls, loin du monde, à l'abri des hommes, et ce sera le Paradis. Regardez-moi!

CHARLOTTE. — Non!

HUBERT. — Voulez-vous me regarder! *(Elle se tourne vers lui.)* Ne voyez-vous pas dans mes yeux nos futures années briller comme des soleils? Nous serons acclamés et fêtés à Boston, où vous entrerez le front haut, et marquise, madame la Marquise!

CHARLOTTE. — Marquise, oui, c'est ce qu'il faut me dire. Vous savez très bien me rassurer quand vous le voulez.

HUBERT. — Mon petit cœur!

CHARLOTTE, *voyant revenir Spevin.* — Allons au train, je vous en prie!

HUBERT. — Oui, mon trésor. *(Il appelle:)* Mademoiselle! Servante! Jeune fille!... Comment dit-on?

Cependant Dorothy est entrée et s'est approchée vivement de Spevin.

DOROTHY. — Vous êtes encore là? Et ces pastilles de menthe?

SPEVIN, *montrant le couple assis à l'autre table.* — Ils sont là. Tenez-vous, voyons!

DOROTHY. — La cloche! Entendez-vous? Avalez votre tasse, et arrivez!

SPEVIN. — Je n'avalerai par ma tasse. Je boirai ma tasse.

DOROTHY, *qui trépigne.* — Le train!

SPEVIN. — Le train part à huit heures trente-cinq. Il est vingt-sept. Nous avons donc encore huit minutes devant nous, et nous sommes à deux pas du train. Du calme, je vous prie! Qu'est-ce que je dois, mademoiselle?

LA SERVANTE. — Tout de suite, monsieur!

SPEVIN, *entre ses dents.* — Mon Révérend!... *(A Dorothy:)* Je ne suis pas fâché de donner à ma fille — à votre défaut, Dorothy — une petite leçon de calme et de tenue en arrivant à l'heure exacte et en montant dans ce wagon sans précipitation, sans nerfs, avec la dignité...

DOROTHY. — Voulez-vous me rendre folle?

LA SERVANTE. — Quatre croissants, un chocolat. Ça fait six sous.

SPEVIN, *il salue obséquieusement lord Heronden qui sort, puis s'adresse à Dorothy.* — Lord Heronden, vous avez vu, ne se bousculait pas, n'avait pas l'air d'un fou. Et quant à la Marquise...

DOROTHY. — La Marquise! Vous croyez que c'était la Marquise?

SPEVIN. — Oui, c'était la Marquise!

DOROTHY. — Je suis Jeanne d'Arc, alors!

SPEVIN. — Ce n'était pas la Marquise?

DOROTHY. — Elle a, sur le bateau, relevé sa voilette une seconde et je peux vous affirmer que ce n'est pas la Marquise. Arrivez-vous?

SPEVIN. — Je suis allé vers eux...

DOROTHY. — Vous n'en manquez pas une!

SPEVIN. — Ils ont été charmants...

DOROTHY. — Jobard!

Elle l'entraîne. La cloche sonne. Une locomotive siffle.

SPEVIN. — Ils m'ont souri...

Ils sortent.

RIDEAU

TABLEAU II

Dans l'hôtel des Heronden, à Belgrave Square, le boudoir de Séréna. Catchpole, vieux valet de chambre, tire les rideaux pour protéger la pièce d'un soleil de fin d'après-midi. Harriett, en chapeau et manteau de promenade, est assise. Elle feuillette le « Times ». Entre Séréna, marquise d'Heronden, en robe d'intérieur de grand style.

SÉRÉNA. — Je m'excuse, Harriett. Je ne vous ai pas fait trop attendre? Il fallait que je me change tout de suite. Je ne me sens rentrée chez moi que lorsque j'ai changé de robe.

HARRIETT. — Il y avait une poussière sur cette route!

SÉRÉNA. — Vous êtes sûre que vous ne voulez pas passer, vous aussi, dans ma chambre et vous donner un petit coup de peigne, un petit coup de brosse?

HARRIETT. — Inutile. Je ferai tout cela chez moi.

SÉRÉNA. — Vous n'enlevez pas votre chapeau?

HARRIETT. — Je vous ai dit que je ne ferais qu'entrer et sortir, Séréna. Faites-nous servir le thé tout de suite. Nous en avons, je crois, besoin toutes les deux, et je vous laisserai vous reposer.

SÉRÉNA. — Installez-vous tout de même plus confortablement.

HARRIETT. — J'enlève mes gants, vous voyez!

SÉRÉNA, *au domestique.* — Catchpole, le thé tout de suite!

CATCHPOLE. — Oui, madame la Marquise!

Il va sortir.

SÉRÉNA. — Je n'attends personne, n'est-ce pas?

CATCHPOLE. — Non, madame la Marquise.

SÉRÉNA, *à Catchpole.* — M. le Marquis est bien parti hier au soir pour Heronden comme convenu?

CATCHPOLE. — Oui, madame la Marquise. Il a laissé une lettre pour Madame la Marquise, et me l'a bien recommandée. Elle est là, sur le petit bureau.

SÉRÉNA. — Laissez-la là!...

Le domestique sort.

HARRIETT. — Lisez cette lettre, Séréna!

SÉRÉNA. — Tout à l'heure. Tout à l'heure, Harriett. Cette voiture m'a un peu étourdie. Chaque fois qu'Hubert quitte la maison, la mémoire lui revient, à la dernière minute, d'une commission urgente, dont il me laisse la charge. Vraiment, vous n'êtes pas trop lasse? C'était gentil à vous, Harriett, de m'accompagner à Richmond. Ma pauvre vieille maman n'est pas bien distrayante et sa maison n'est pas très gaie.

HARRIETT. — J'ai trouvé votre mère charmante et j'ai adoré sa maison. Ces deux jours passés avec vous m'ont fait un extrême plaisir.

SÉRÉNA. — Nous avons bavardé comme des pies toutes les deux. J'ai peur que nous n'ayons tout à fait épuisé tous nos sujets de conversation.

HARRIETT. — M'avez-vous trouvée trop bavarde?

SÉRÉNA. — Vous êtes une distraction délicieuse, Harriett, ma gazette vivante, si vivante!

HARRIETT. — On ne sait jamais avec vous si vous parlez sérieusement ou si vous vous moquez.

SÉRÉNA. — Je suis la femme la plus sérieuse du monde, Harriett.

HARRIETT. — Hubert sera longtemps absent?

SÉRÉNA. — Une dizaine de jours au plus. Il faut qu'il soit ici le quinze pour le bal des Claverning. Je pense d'ailleurs le rejoindre à la fin de la semaine et passer moi-même là-bas cinq ou six jours. Un séjour à la mer m'est toujours un coup de fouet, et Heronden est ravissant en cette saison.

HARRIETT. — Vous ne semblez pas avoir besoin d'un coup de fouet. Votre vitalité m'émerveille toujours. Je ne sais où vous trouvez le temps de faire tout ce que vous faites. Il vous arrive combien de fois dans l'année de dîner chez vous?

SÉRÉNA. — Plus souvent que vous ne pensez. Au moins une fois tous les quinze jours. Alors je me fais servir au lit. Ce que j'adore.

HARRIETT. — Etes-vous heureuse, Séréna?

SÉRÉNA. — Pourquoi cette question, Harriett?

HARRIETT. — Je me la pose. Alors je vous la pose aussi. C'est indiscret?

SÉRÉNA. — Ce ne sont jamais les questions qui sont indiscrètes, Harriett, mais les réponses, quelquefois.

HARRIETT. — Cela veut dire que vous ne me répondrez pas.

SÉRÉNA. — Ne m'agacez pas! *(Et comme Catchpole entre avec un plateau:)* Voilà le thé!

HARRIETT, *à cause du domestique.* — J'ai trouvé la route après Putney bien mauvaise.

SÉRÉNA. — Quelqu'un devrait écrire au " Times " une lettre de protestation.

HARRIETT. — Vous pourriez conseiller à

Hubert de le faire. Sa signature est d'un grand poids!

SÉRÉNA. — Hubert n'écrit jamais de lettres, à moins de cas d'une gravité exceptionnelle.

HARRIETT. — Il vous en a pourtant écrit une aujourd'hui que vous n'avez même pas ouverte!

SÉRÉNA. — Oh! J'en devine le contenu!

HARRIETT. — Je sers le thé?

Elle le fait.

SÉRÉNA. — Il demande qu'on lui expédie ses nouvelles bottes de cheval dont il a un besoin urgent ou qu'on décommande à son club une partie de whist à laquelle il ne pourra se rendre. Contenez votre curiosité jusqu'à ce que nous ayons pris notre thé, Harriet. Je vous promets de la satisfaire.

HARRIETT. — Qu'est-ce que vous avez contre moi, aujourd'hui?

La table de thé a été dressée. Le domestique est sorti.

SÉRÉNA. — Crème?

HARRIETT. — S'il vous plaît.

SÉRÉNA. — Et vous avez ici des muffins, dans cette boîte.

HARRIETT. — Merci! Non.

SÉRÉNA. — Pas de muffins? Vous êtes vexée, Harriett?

HARRIETT. — Pas le moins du monde. Mais je ne suis pas très à mon aise. J'ai une chose à vous dire, qu'il importe que je vous dise, que je comptais vous dire là-bas, chez votre mère, et que je n'ai pas trouvé l'occasion de vous dire.

SÉRÉNA. — C'est une chose désagréable, je sens ça! Je reprends un muffin alors, afin de me donner des forces et de mieux supporter le choc.

HARRIETT. — Vous me découragez, Séréna! Il s'agit d'une mise en garde, un avertissement que je crois nécessaire. Mais j'ai très peur que vous ne me disiez des sottises.

SÉRÉNA. — Pas avec un muffin dans la bouche!

HARRIETT. — Il s'agit d'Hubert.

SÉRÉNA. — Je m'en doutais. Sérieusement, pas de muffins?

HARRIET. — Je l'ai rencontré hier.

SÉRÉNA. — Beaucoup de gens peuvent en dire autant. Il est allé aux courses.

HARRIETT. — C'était avant l'heure des courses, au début de l'après-midi.

SÉRÉNA. — Alors? Dépêchez-vous, Harriett! Je suis sur des charbons ardents!

HARRIETT. — Je l'ai rencontré au Jardin zoologique.

SÉRÉNA. — Pas surprenant! C'est un endroit qui le passionne, comme moi d'ailleurs. J'adore voir déjeuner les phoques! Ils sont si gais, si sympathiques!

HARRIETT. — Hubert n'était pas seul au Jardin zoologique.

SÉRÉNA. — On ne va jamais seul au Jardin zoologique. Il est à la mode en ce moment. Pour peu que cela continue, il y aura bientôt tant de monde qu'on ne pourra plus apercevoir que les girafes!

HARRIETT. — Il était avec une femme qui portait une épaisse voilette.

SÉRÉNA. — Une peau délicate, sans doute.

HARRIETT. — Vous ne me croyez pas?

SÉRÉNA. — Je vous crois d'autant mieux, Harriett, que c'est moi qui les ai envoyés voir les phoques, tous les deux.

HARRIETT. — Vous savez qui c'était?...

SÉRÉNA. — La femme voilée? C'était Noémie Charteries, la fille de Clara Charteries, une petite cousine d'Hubert. Elle s'est blessée l'année dernière. Son cheval s'est cabré dans un champ et lui a passé sur le corps.

HARRIETT. — La pauvre!

SÉRÉNA. — Elle est venue à Londres pour se faire arranger les dents. Elle est restée sans dents pendant quatre jours avec nous. La pauvre enfant a maintenant une déformation de la bouche.

HARRIETT. — Je comprends tout!

SÉRÉNA. — Elle n'était déjà pas bien belle. Son accident ne l'a pas arrangée, vous pensez! Mais le dentiste assure qu'elle peut, avec le temps, devenir à peu près présentable. Et tout est bien qui finit bien!

HARRIETT. — Ne vous fatiguez pas, Séréna. La compagne d'Hubert au Zoo n'était pas une petite jeune fille. C'était une femme d'au moins trente ans, assez mince et très élégante.

SÉRÉNA. — Qui diable ce pouvait-il être?

HARRIETT. — Soyez sérieuse, Séréna. Franchement, entre nous, que pensez-vous de tout cela, de ces promenades d'Hubert avec des femmes voilées?

SÉRÉNA. — Votre incurable adolescence fait ma joie, ma chère Harriett. Il me semble toujours, quand nous sommes toutes les deux, que les années n'ont pas passé, que nous allons, la nuit venue, aller chiper des confitures à la cuisine, et nous brosser les cheveux interminablement, sur le balcon, au clair de lune, en nous racontant des histoires.

HARRIETT. — Je trouve vos pudeurs ravissantes, Séréna, mais je vous en veux d'avoir si peu confiance en moi. Je suis votre meilleure amie.

SÉRÉNA. — Si mes pudeurs sont ravissantes, comment peuvent-elles vous blesser? Je n'aime pas étaler mes sentiments intimes, même devant ma meilleure amie.

HARRIETT. — Autrefois, nous ne nous cachions rien!

SÉRÉNA. — Vous ne me cachiez rien!

HARRIETT. — Je ne voulais en vous prévenant que vous rendre service, et le cas échéant, vous être un réconfort.

SÉRÉNA. — Je vous en remercie, Harriett. Mais je n'ai pas besoin de réconfort. Le jour où j'en aurai besoin, c'est à vous, je vous le promets, que je ferai appel.

HARRIETT. — Evidemment, au bout de dix ans de mariage, ces questions ont perdu beaucoup de leur importance.

SÉRÉNA. — Voulez-vous un peu plus de thé?

HARRIETT. — Non, merci.

SÉRÉNA. — Vous ne dites plus rien?

HARRIETT. — De quoi voulez-vous que je parle? Du temps qu'il fait? Du monument du roi Albert, du discours de M. Gladstone, des engelures de Mme Huxley?

Elle se lève.

SÉRÉNA. — Ce ton! Voulez-vous vous rasseoir!

HARRIETT. — Non. J'ai promis à Lavinia de passer la voir.

SÉRÉNA. — Je ne veux pas que vous partiez fâchée, Harriett.

HARRIETT. — Je ne suis pas fâchée le moins du monde.

SÉRÉNA. — Alors pourquoi avez-vous l'air d'un porc-épic? Vous allez faire peur à Catchpole en traversant le vestibule. Asseyez-vous immédiatement. Les bouderies entre amies me sont intolérables.

HARRIETT. — Soit! Une minute, alors.

Elle se rassied.

SÉRÉNA. — Que puis-je faire pour ressusciter votre bonne humeur?

HARRIETT. — Rien du tout.

SÉRÉNA. — J'ai trouvé! La lettre d'Hubert! Je vais vous la lire. Attendez!

HARRIETT. — Je n'ai aucune envie de l'entendre.

SÉRÉNA. — Mais, moi, je tiens à vous la lire. *(Elle est allée chercher la lettre sur le bureau.)* Que croyez-vous qu'elle contienne? Pariez-vous pour les bottes de chasse ou pour la partie de whist au Club? Moi, pour les bottes. Nous allons voir qui a gagné. *(Elle lit la lettre.)* « Chère Séréna. Cette lettre vous fera de la peine. Au moment où vous la lirez... » *(Elle cesse de lire à haute voix, parcourt la lettre rapidement, s'aperçoit qu'Harriett la scrute du regard, éclate de rire.)* Il est impossible, vraiment!

HARRIETT. — Qu'est-ce qu'il dit?

SÉRÉNA. — Vous ne le croirez pas!

HARRIETT. — Ce n'est rien de fâcheux, j'espère!

SÉRÉNA. — Jugez-en! *(Elle feint de lire.)* « Chère Séréna. Cette lettre vous fera de la peine. Au moment où vous la lirez, je serai hors de tout danger à Heronden, à l'abri de votre fureur... »

HARRIETT. — Dieu du ciel!

SÉRÉNA, *continuant sa soi-disant lecture.* — « J'ai vendu le grand Gainsborough du petit salon bleu à Julius Flechter. Il m'en a offert un tel prix que je n'ai pu lui résister. Si vous avez envie de me tuer ou de divorcer, tout à votre disposition. Ne m'en veuillez pas trop cependant, mon amour... » Etc... *(Elle replie la lettre.)* Voilà, ma chérie!

HARRIETT. — Quel enfant, cet Hubert! A-t-il de gros besoins d'argent en ce moment?

SÉRÉNA. — Pas que je sache.

HARRIETT. — Est-ce le Gainsborough où il il y un mouton dans le coin à droite de la toile?

SÉRÉNA. — Non. C'est celui où il y a le portrait de la grand-mère d'Hubert dans le coin, à gauche.

HARRIETT. — Comment a-t-il pu se dessaisir d'un tableau de famille, et de cette importance, sans vous consulter, vous, sa femme?

SÉRÉNA. — Les hommes font beaucoup de choses sans consulter leur femme. Exemple!

Elle montre la lettre. Elle rit très fort.

HARRIETT. — Je ne vois pas là matière à rire.

SÉRÉNA. — Excusez-moi. Je ne peux pas m'empêcher de rire. Ses impulsions, sa légèreté, son insouciance m'amusent toujours.

HARRIETT. — Je n'aime pas ce rire, Séréna. Vous m'inquiétez, Séréna.

SÉRÉNA. — Je ne vois pas pourquoi, Harriett. Laissez-moi donc rire. C'est si bon!

HARRIETT. — Pourquoi Hubert s'est-il brusquement dessaisi?... Il y a quelque chose là-dessous!

SÉRÉNA. — Pas nécessairement, Harriett. Les excentricités d'Hubert sont généralement gratuites. Il tient cette légèreté de sa mère. On n'y peut rien.

HARRIETT. — Sa mère n'est pas seulement légère. Elle est complètement folle.

SÉRÉNA. — Pourquoi dites-vous des choses pareilles? La famille reconnaît que la Marquise douairière est quelque peu originale, mais rien de plus.

HARRIETT. — Allons! Elle se prend pour une mouette!

SÉRÉNA. — La période de la mouette est maintenant terminée. Elle va beaucoup mieux à présent. Elle se prend pour un colibri, un mignon petit colibri.

HARRIETT. — Montrez-moi cette lettre!

SÉRÉNA. — Vous plaisantez! Ce serait très indiscret de ma part.

HARRIETT. — Vous me l'avez bien lue!

SÉRÉNA. — Ce n'est pas la même chose. Si Hubert apprenait que vous avez vous-même lu sa lettre, et vu, de vos propres yeux, tous les petits noms qu'il me donne, il en serait scandalisé. Il ne plaisante pas sur ces choses-là, Hubert!

HARRIETT. — Que vous dit-il dans cette lettre, Séréna? Ne mentez pas!

SÉRÉNA, *indignée.* — Harriett! *(Entre Catchpole portant une lettre et une carte de visite sur un plateau.)* Qu'est-ce, Catchpole?

CATCHPOLE. — M. Axel Diensen fait demander si Madame la Marquise peut le recevoir.

SÉRÉNA, *prenant la carte.* — Que peut me vouloir M. Diensen?

Elle ouvre la lettre.

CATCHPOLE. — Je l'ai introduit dans le grand salon.

HARRIETT, *à Catchpole.* — Mrs. Diensen l'accompagne-t-elle?

CATCHPOLE. — M. Diensen est seul.

SÉRÉNA, *remettant la lettre dans l'enveloppe.* — Faites-le monter ici, Catchpole. *(A Harriett:)* Vous permettez, Harriett? Attendre seul au grand salon n'est pas particulièrement gai!

Catchpole sort.

HARRIETT. — Je ne savais pas que vous connaissiez les Diensen.

SÉRÉNA. — Je les connais peu. Je les ai encontrés deux fois, une fois à un mariage, t une fois à un week-end, l'automne dernier, hez les Walson. Nous n'avons pas échangé lix mots.

HARRIETT. — Et il arrive ainsi chez vous à 'improviste! Il a de l'aplomb! Ce manque l'éducation! Non! Ces Américains! Elle est de Boston, elle, cependant. Vous le saviez?

SÉRÉNA. — C'est la première chose qu'elle n'ait dite. J'ai su depuis qu'en Amérique, être née à Boston n'est pas un mince honneur.

HARRIETT. — Lui n'est certainement pas de Boston! Il construit des lignes de chemins de er! C'est un homme d'une lourdeur!

SÉRÉNA. — Je ne l'ai pas trouvé lourd.

HARRIETT. — Je vous trouve bien bonne! A otre place, je ne l'aurais sûrement pas reçu!... Peut-on, sans trop d'indiscrétion, vous demander ce qu'il vous écrit?

SÉRÉNA. — Il souhaite me rencontrer mystérieusement sous une voilette, une fin l'après-midi, au Zoo.

HARRIETT. — Vous êtes impossible aujourd'hui, Séréna! Cette fois, je m'en vais!

SÉRÉNA. — C'est très gentil à vous, Harriett. M. Diensen désire me voir en particulier pour une affaire d'extrême urgence.

HARRIETT. — Continuez à vous moquer de moi! Je devine ce dont il s'agit. Une invitation de sa femme pour un thé chez elle ou une soirée dans leur loge un de ces soirs à l'Opéra.

CATCHPOLE, *ouvrant la porte, il annonce.* — M. Axel Diensen.

Axel est introduit. C'est un homme vigoureux, d'une quarantaine d'années.

SÉRÉNA, *lui tendant la main.* — Bonjour, monsieur Diensen. *(Elle présente:)* Lady Harriett Gordon!

HARRIETT, *froidement.* — Nous nous sommes rencontrés une fois déjà, monsieur.

AXEL. — Je me souviens parfaitement, madame.

SÉRÉNA. — Du thé, monsieur Diensen?

AXEL. — Merci. Excusez-moi. Je suis un peu pressé.

SÉRÉNA. — Catchpole, laissez là ce plateau. Fermez les rideaux. Allumez.

HARRIETT, *se levant.* — J'espère avoir une autre fois, monsieur Diensen, le plaisir de vous rencontrer.

AXEL. — J'en serai ravi.

SÉRÉNA, *embrassant Harriet.* — Au revoir, ma chérie. Ne vous inquiétez pas. Je vous enverrai des nouvelles toutes les heures.

HARRIETT. — Vous êtes odieuse, Séréna.

Catchpole la fait sortir, la suit, ferme la porte.

SÉRÉNA. — Asseyez-vous, monsieur Diensen.

AXEL. — Je vais vous demander au contraire la permission de rester debout, et même de marcher un peu.

SÉRÉNA. — Peut-être alors aimeriez-vous retourner dans le grand salon. Vous y trouveriez plus d'espace.

AXEL. — Madame, je suis un homme d'action et les difficultés ne m'ont jamais fait peur. Je dirai même que je les aime. Je ne m'en tire généralement pas trop mal. Mais il y a des situations!...

SÉRÉNA. — Vous m'inquiétez, monsieur Diensen.

AXEL. — Vous avez lu mon mot, madame?

SÉRÉNA. — Il m'a surprise et intriguée. Affaire urgente, avez-vous dit?

AXEL. — Vous ne vous doutez pas un peu de ce qui m'amène?

SÉRÉNA. — Pas le moins du monde.

AXEL. — Enfer et damnation!

SÉRÉNA. — Plaît-il?

AXEL. — Je vous demande pardon. Je suis Américain. Je construis des lignes de chemins de fer. Et je me sens plus à mon aise dans les prairies de l'Arkansas que dans les salons de Chelsea.

SÉRÉNA. — Remettez-vous, monsieur Diensen. Votre énergique interjection m'a plus surprise qu'offensée. Je peux parfaitement m'entretenir avec vous de l'Enfer et de la damnation, si cela vous est de quelque secours, mais sur le plan biblique, alors, de préférence.

AXEL. — Nous sommes des étrangers l'un pour l'autre, madame...

SÉRÉNA. — Nous nous connaissons peu sans doute, mais nous allons sûrement trouver un terrain où nous rencontrer.

AXEL. — Il y en a malheureusement un!

SÉRÉNA. — Malheureusement?

AXEL, *avec force.* — Damnée cochonnerie, madame!

SÉRÉNA. — Je souhaite pour l'avenir de l'Amérique, monsieur, que vous montriez plus de sang-froid devant vos crises de chemins de fer que devant celle qui vous tourmente en ce moment.

AXEL. — J'aimerais mieux me trouver en face d'un tunnel éboulé, d'un viaduc effondré, d'une révolte d'ouvriers, d'un incendie de forêts, que d'avoir à vous dire ce que j'ai à vous dire!

SÉRÉNA, *qui commence à comprendre.* — Un peu de courage, monsieur Diensen!

AXEL. — Il ne vous est rien arrivé d'inattendu ou d'anormal ces derniers jours?

SÉRÉNA. — A moi?

AXEL. — Oui. Vous n'avez reçu de mauvaises nouvelles de personne?

SÉRÉNA. — Je reviens d'une visite que j'ai faite à ma mère, à Richmond. Elle a un gros rhume.

AXEL. — Vous n'avez trouvé en rentrant aucun message désagréable?

SÉRÉNA. — Je vous en prie, monsieur Diensen, supposez que vous êtes en face de vos conseils de direction et faites-moi un exposé clair!

AXEL. — Enfer et damnation.

SÉRÉNA. — Vous l'avez déjà dit. La suite, s'il vous plaît!

AXEL. — Votre mari vous a quittée, lady Heronden!

SÉRÉNA, *elle le regarde fixement un moment puis détourne les yeux.* — Il est vrai.

AXEL. — Vous le saviez?

SÉRÉNA. — Je commence à comprendre.

AXEL. — Quand, s'il vous plaît, l'avez-vous su?

SÉRÉNA. — Quelques instants à peine avant votre arrivée... Si vous ne vous asseyez pas, monsieur Diensen, moi, je vais m'asseoir. Nous ne pouvons pas marcher ainsi indéfiniment tous les deux!

Elle s'assied.

AXEL. — Je vous prie de croire, madame, à toute ma sympathie.

SÉRÉNA. — Vous, à la mienne. J'ai trouvé, en rentrant de Richmond, une lettre de mon mari, assez brève, peu explicite, où il ne me donne aucun nom. Votre femme a été, je vois, moins réservée.

AXEL. — Elle m'a simplement avisé qu'elle était désolée de me faire de la peine, que, lorsque je lirais sa lettre, elle serait loin.

SÉRÉNA. — C'était tout?

AXEL. — Oui.

SÉRÉNA. — Comment avez-vous su alors, qu'il s'agissait de mon mari?

AXEL. — Un de mes amis du Texas les avait rencontrés ensemble récemment.

SÉRÉNA. — Au Jardin zoologique?

AXEL. — Vous étiez au courant?

SÉRÉNA. — Non, mais je sais que mon mari s'était pris d'une soudaine passion pour le Jardin zoologique.

AXEL. — Ah! Ah!

SÉRÉNA. — C'est plus pratique que le Savoy, moins fréquenté que la Tour de Londres...

AXEL. — Je me demande si, après tout, je ne pourrais pas prendre du thé. J'ai la gorge complètement sèche.

SÉRÉNA. — C'est bien facile.

Elle va sonner.

AXEL. — Non, s'il vous plaît, ne sonnez pas. Celui qui est là fera l'affaire.

SÉRÉNA. — Ça m'étonnerait, monsieur Diensen. Il est froid comme le marbre et noir comme la nuit.

AXEL. — Cela m'est tout à fait égal. Je ne bois que du lait ou de l'alcool. Mais je préfère boire votre thé qu'être interrompu en ce moment.

SÉRÉNA. — Comme vous voudrez.

Elle le sert.

AXEL. — Merci, madame.

Il s'assied.

SÉRÉNA. — Moi aussi j'ai la gorge un peu sèche.

Elle se sert.

AXEL. — Il m'est arrivé une fois, au cours d'un voyage d'inspection, d'être bloqué au beau milieu d'une nappe d'eau, dans un pays inondé. J'ai vécu de lait pendant trois jours.

SÉRÉNA. — Vous avez pu trouver du lait au milieu d'une inondation?

AXEL. — J'étais dans un train de bestiaux.

SÉRÉNA. — Vous m'en direz tant!

AXEL. — M'autorisez-vous à vous dire que vous tenez supérieurement le coup? Un coup dur!

SÉRÉNA. — Dur aussi pour vous.

AXEL. — J'ai reçu ma lettre ce matin. J'ai eu déjà toute la journée pour m'habituer à la chose. Vous, vous venez de subir le choc.

SÉRÉNA. — La soudaineté et la brutalité du choc vous empêchent parfois de le sentir. Ainsi, il paraît qu'à la guerre...

AXEL. — Effectivement. On souffre après.

SÉRÉNA. — Etes-vous mariés depuis longtemps, monsieur Diensen?

AXEL. — Depuis neuf ans. Ma femme est de Boston.

SÉRÉNA. — De Boston! J'avais eu vent de cette heureuse circonstance.

AXEL. — C'est une Elliot.

SÉRÉNA. — Mes compliments.

AXEL. — L'opinion de sa famille est qu'elle aurait pu faire un mariage plus brillant.

SÉRÉNA. — Cette famille sera sans doute plus contente d'elle quand elle saura qu'elle a filé avec un lord et un marquis.

AXEL. — Ils sont terriblement collet-monté là-bas! Ça va faire une histoire, là-bas, de tous les diables!

SÉRÉNA. — Triste aventure, monsieur Diensen. Mais je ne vois pas très bien ce que nous y pouvons.

AXEL. — Nous pouvons courir après eux les rattraper et les ramener!

SÉRÉNA. — Vous n'y pensez pas!

AXEL. — Excusez! Je ne pense pas à autre chose. Il est possible encore d'éviter le scandale, à la condition de ne pas perdre un instant.

SÉRÉNA. — C'est enfantin. Ils n'ont pas pris leur décision à la légère. Comment pouvez-vous croire que notre intervention...

AXEL. — Vous préférez rester ici les bras croisés et simplement enregistrer...

SÉRÉNA. — Et qui sait où ils sont, d'ailleurs?

AXEL. — Villa « Lou Maouro », Menton, France.

SÉRÉNA. — Comment le savez-vous?

AXEL. — J'ai, il y a quelques années, lors de notre second anniversaire de mariage, donné à ma femme une parure. Elle avait récemment chargé un bijoutier de Bond Street de transformer cette parure, un peu démodée aujourd'hui. Le bijoutier s'est mis en retard, elle n'a pas pu emporter le bijou. Elle a donné, avant de partir, chargé sa femme de chambre de le lui faire parvenir.

SÉRÉNA. — Elle était attachée à ce souvenir sans doute!

AXEL. — J'ai fait subir à la petite femme de chambre un interrogatoire serré. Elle a fini par tout lâcher. J'ai appris qu'elle devait

adresser la parure à une Mme Baxter-Ellis, villa « Lou Maouro », Menton. C'est là que j'ai l'intention de me rendre, je suis venu vous offrir de partir avec moi.

SÉRÉNA. — Vous parlez sérieusement?

AXEL. — Je parle toujours sérieusement.

SÉRÉNA. — Il n'en saurait être question. On ne court pas après son mari. Ce serait, pour une femme de mon rang, manquer de la dignité la plus élémentaire, aggraver le scandale au lieu de l'étouffer.

AXEL. — Futilités! La situation est sérieuse. N'en faites pas une question minuscule d'amour-propre.

SÉRÉNA. — Je ne trouve pas que le souci de mon amour-propre soit une question minusmuscule, monsieur Diensen.

AXEL. — Aimez-vous, oui ou non, votre mari, madame?

SÉRÉNA. — Il n'est pas dans mes habitudes de confier à des étrangers mes sentiments intimes.

AXEL. — Les habitudes ont parfois tort!

SÉRÉNA. — Vos façons de penser et d'agir font certainement merveille en matière de chemins de fer. Mais les chemins de fer américains et moi, nous n'avons rien de commun.

AXEL. — Vous m'avez demandé de parler comme si j'étais devant mon Conseil.

SÉRÉNA. — Les conseils d'administration ne traitent pas d'affaires privées. Ceci c'est une affaire privée.

AXEL. — Notre situation est grave. Si nous n'étalons pas nos jeux, et ne sommes pas parfaitement francs, où voulez-vous que nous arrivions?

SÉRÉNA. — Où voulez-vous donc arriver?

AXEL. — A Menton, Alpes-Maritimes, et le plus tôt possible.

SÉRÉNA. — Je ne me soucie aucunement d'aller me promener avec vous sur la Côte d'Azur, monsieur Diensen!

AXEL. — Vous ne vous rendez pas compte, madame, que nous sommes sur la même galère, que la chose vous plaise ou non!

SÉRÉNA. — Je m'en rends compte et cela me déplaît souverainement!

AXEL. — Nous n'avons qu'une chance d'éviter le scandale, c'est de nous unir et de marcher la main dans la main.

SÉRÉNA. — Faites ce que vous voudrez de votre main, monsieur, et laissez la mienne tranquille!

AXEL. — Seigneur, donnez-moi la patience!...

SÉRÉNA. — Prenez garde d'aller trop loin! Cette conversation a assez duré.

AXEL, *arpentant la pièce.* — Enfer et damnation! Enfer et damnation!

SÉRÉNA. — Votre vocabulaire est limité, je vois!

AXEL, *avec violence.* — Vous vous trompez! Je peux jurer des heures entières sans me répéter. J'ai une collection de jurons de premier ordre. Si je n'y ai fait appel qu'avec cette discrétion, c'était par déférence pour vous.

SÉRÉNA. — Je vous félicite de votre collection de jurons, mais je vous conseille de vous servir avec moi d'un autre langage.

AXEL. — C'est vous, en ce moment, qui cherchez à me blesser! Je reconnais que mes manières ne sont ni aussi raffinées ni aussi hypocrites que celles des gens de votre monde. Mais elles suffisaient à ma mère et à mon père qui étaient des gens respectables. Elles devraient vous suffire aussi! Je suis venu ici pour m'entendre avec vous, avec sang-froid, en vue d'une action commune. Vous montez sur vos grands chevaux et essayez de m'esbrouffer. Ça ne prend pas. Je ne suis nullement impressionné par vos façons de grande dame. Je l'ai peut-être été un instant, tout à l'heure. Vous avez du cran, je l'avoue. Vous avez encaissé avec un certain chic la saloperie que vous a faite votre mari. Mais c'est fini. Vous ne m'impressionnez plus du tout. Ce n'est pas par curiosité que je vous ai demandé tout à l'heure si vous aimiez votre mari. Je me fiche parfaitement que vous l'aimiez ou non. Je voulais simplement savoir si vous aviez assez de cœur et de raison pour tenter de sauver son honneur.

SÉRÉNA. — La séance est levée, monsieur.

AXEL. — C'est bon, madame. Je manque peut-être de façons, mais le but de ma démarche était sans conteste excellent. Vous ne me ferez pas croire le contraire. Adieu, madame.

Il s'incline et gagne la porte.

SÉRÉNA. — Monsieur Diensen!

AXEL. — Madame?

SÉRÉNA. — Un instant, s'il vous plaît! Ce ne sont pas vos façons qui sont à blâmer, mais les miennes. J'en suis sincèrement fâchée.

AXEL. — J'ai l'habitude de parler net sans me soucier du rang de mon interlocuteur. C'est un tort, je le reconnais. Mes écarts ne vont pas trop loin tant que je garde mon sang-froid. Mais si on me sort de mes gonds, Dieu sait jusqu'où je peux aller!

SÉRÉNA. — J'ai en effet l'impression que si la colère vous reprend, vous allez faire tout sauter dans la maison. Vous avez raison. Nos ressources peuvent être mises en commun. Lâchez ce bouton de porte et revenez vous asseoir.

AXEL, *revenant.* — Merci, madame.

SÉRÉNA. — Vous m'avez demandé si j'aimais mon mari...

AXEL. — Laissons cela. C'était une question indiscrète. Je rougis de vous l'avoir posée.

SÉRÉNA. — Cessez de rougir, monsieur Diensen. Ma réponse est oui, nettement oui. Mais ma façon de l'aimer a beaucoup évolué. Ce n'est plus le feu des premiers temps. Mon mari est un homme charmant, un peu enfant de caractère, impulsif, primesautier et d'un romantisme incurable. Il s'est épris du romanesque à l'époque où, précisément, je commençais à m'en guérir. Il est, pour moi, un agréable compagnon, pas de tout repos, malheureusement. La vie sans lui serait pour moi

plus reposante et plus tranquille. Elle serait aussi plus terne.

AXEL. — La confiance que vous me faites en ce moment m'honore infiniment, madame.

SÉRÉNA. — Une confiance en vaut une autre. Et vous, monsieur Diensen, aimez-vous votre femme?

AXEL. — A vous dire le vrai, madame, elle ne comble pas plus mes vœux que moi je ne comble les siens. Elle aime le monde, le monde m'assomme. J'aime les chemins de fer, elle les exècre. Elle n'est pas très intelligente et quelquefois m'agace un peu. Elle a trahi ses devoirs. Je pourrais divorcer. En Amérique, nous divorçons en cinq minutes... Mais nous sommes ici en Europe. J'y suis venu me dégrossir un peu le cœur, et essayer de me pénétrer de vos principes. Vous avez d'excellents principes. Vous ne les respectez pas, mais ils sont excellents. J'aimerais pouvoir m'y conformer. Et puis, ma femme est de Boston. Boston, c'est de la vieille Angleterre piquée dans la jeune Amérique. On y est plus rigide encore que chez vous. Etre divorcée à Boston, c'est une situation de bout de table. Se voir repoussée par ce monde qui est le sien et qu'elle adore, ce serait pour ma femme une punition trop dure. Elle m'a trompé, c'est un fait. Mais c'est ma femme. J'ai une certaine tendresse pour elle. Je vous ai dit qu'elle n'était pas intelligente. Ce n'est pas exactement vrai. J'aurais dû dire : c'est une enfant. Son coup de tête a une excuse. Je suis un homme parti de rien. Hors des questions de chemins de fer, je ne suis pas très intéressant. Le titre de votre mari l'a éblouie. C'est naturel. Elle n'a certainement pas prévu les conséquences de son acte. Elles peuvent être très graves pour elle. Je veux tâcher de la tirer de là!

SÉRÉNA. — Vous êtes absolument sûr que personne encore n'en a vent?...

AXEL. — Personne ne soupçonne rien. J'ai expédié la femme de chambre de ma femme dans sa famille. Et j'ai dit à la cuisinière que je rejoignais ma femme en France et reviendrais dans quelques jours.

SÉRÉNA. — Quand envisagiez-vous de partir?

AXEL. — Ce soir.

SÉRÉNA. — Ce soir!

AXEL. — Oui. Tout à l'heure. Il n'y a pas un jour à perdre. Il y a un train à sept heures trente. J'ai pris nos billets.

SÉRÉNA. — Nos billets!

AXEL. — Le vôtre et le mien. Les voici.

SÉRÉNA. — Vous êtes expéditif!

AXEL. — Il vous reste deux heures.

SÉRÉNA. — Et vous croyez qu'au point où les choses en sont, il suffira de les rejoindre et de les sermonner?

AXEL. — Madame, qui ne tente rien n'a rien.

SÉRÉNA. — Et s'ils refusent de nous recevoir?

AXEL. — Nous le verrons bien!

SÉRÉNA. — Vous êtes simpliste!

AXEL. — Et je m'en honore. Vous, en Europe, vous perdez les trois quarts de votre force d'action en inquiétudes. Vous n'en finissez pas de peser les inconvénients et les risques. Nous, nous prenons nos décisions d'un cœur léger et, après, nous n'y pensons plus. Si on s'est trompé, on recommence. La stagnation, c'est la mort. Tout dans la vie est une question de volonté et de mise en marche. Vouloir ce qu'on veut, tout est là!

SÉRÉNA. — A quelle heure, dites-vous, votre train?

AXEL. — A sept heures trente.

SÉRÉNA. — Mon personnel croit mon mari à Heronden, notre propriété du Kent. Personne ne saura que c'est faux avant au moins deux ou trois jours. Je vais dire à tout le monde que je vais l'y rejoindre. Voulez-vous m'attendre à la gare à sept heures quinze.

AXEL. — C'est entendu. Et tous mes compliments, madame. A vrai dire, je ne croyais pas que vous accepteriez de venir.

SÉRÉNA. — Je ne l'aurais pas cru non plus.

AXEL. — C'est une bonne détermination.

Il lui tend la main.

SÉRÉNA. — Je le crois aussi.

AXEL. — Merci pour la confiance que vous voulez bien me faire, et bravo pour votre courage!

SÉRÉNA. — Puisse-t-il ne pas me lâcher en route!

AXEL. — Je ne crois pas que ce soit à craindre!

SÉRÉNA. — Qui sait! Nous reviendrons peut-être déconfits.

AXEL. — Voilà précisément ce qu'il ne faut pas dire! La première condition de la victoire, c'est la foi. Il faut partir vainqueur pour arriver vainqueur.

SÉRÉNA. — Bien dit, monsieur Diensen. Je ne me sens pas tout à fait aussi optimiste que vous, mais n'importe! Nous verrons bien! A tout à l'heure!

AXEL. — Sept heures quinze à la gare, hall des pas perdus.

SÉRÉNA. — Mon habitude est d'être exacte. *(Axel s'incline et sort. Séréna, seule, relit la lettre d'Hubert qu'elle avait déposée sur son petit bureau. Elle va à la fenêtre, en soulève le rideau, regarde un instant la nuit venue, laisse retomber le rideau, redescend, déchire la lettre en menus morceaux et les jette dans la corbeille à papier. Puis avec un sourire rêveur et comme doucement amusé:)* Enfer et damnation! Enfer et damnation!

RIDEAU

ACTE II

Le living-room de la villa « Lou Maouro ». A travers la fenêtre ouverte, premier plan de nature provençale, et au loin horizon de mer.

HUBERT, *en train de parcourir un numéro du "Petit Niçois".* — Je n'ai jamais dit que je n'aimais pas la "Flûte enchantée", j'ai dit que je trouvais cet opéra très long.

CHARLOTTE. — Pas lorsque c'était Jenny Lind qui y chantait Panina.

HUBERT. — Elle y avait l'air d'une toupie.

CHARLOTTE. — Vous n'y connaissez rien, Hubert.

HUBERT. — Peu importe, d'ailleurs. Ce n'est pas elle qui chante Panina, ce soir. Il ne s'agit que d'une tournée de troisième ordre.

CHARLOTTE. — S'il s'agissait d'une représentation de gala qui mobiliserait tout le Nice des grands jours, nous ne serions pas assez fous, je pense, pour nous y exhiber.

HUBERT. — Nous n'allons tout de même pas nous terrer dans ce trou, sans voir personne, tout l'hiver! Votre amour n'est pas assez fort pour braver le qu'en dira-t-on?

CHARLOTTE. — Les gens jaseront bien assez vite. Inutile de les provoquer.

HUBERT. — Il n'en sera, mon ange, que ce que vous voudrez. Nous resterons murés dans notre forteresse, sur notre colline enchantée, à l'écart des vains bruits du monde. Nous souperons sur la terrasse au clair de lune. Le silence ne sera troublé que par la voix des rossignols qui, eux, du moins, ne nous serviront pas du Mozart!

CHARLOTTE. — Vous détestez Mozart, décidément, Hubert?

HUBERT. — Je crains de n'avoir pas beaucoup d'oreille, Charlotte. Quand j'étais un petit garçon, il m'a fallu plus de six mois pour apprendre "God Save the King". Mais instruisez-moi, mon amour, je ne doute pas que vos leçons ne me fassent accéder très vite aux plus hautes cimes de l'Art. Ayez seulement un peu de patience. Pour l'instant mon oreille est encore insensible à toute musique qui n'est pas celle de votre voix.

CHARLOTTE, *elle a un brusque mouvement d'impatience, se lève et va vers la fenêtre.* — Vous êtes fatigant, Hubert, avec vos phrases. Quand vous commencez une phrase, il me semble que vous partez pour un voyage dont j'ignore quand vous reviendrez. J'ai envie de vous dire au revoir et de vous agiter mon mouchoir.

HUBERT. — Je m'engage dorénavant à ne plus vous parler que par monosyllabes.

CHARLOTTE. — Ne faites pas l'enfant, Hubert! Descendez sur la terre et laissez-là vos phrases! La vie n'est pas un rêve.

HUBERT. — Est-ce que votre moitié de rêve commencerait à s'effriter?

CHARLOTTE. — Oh oui! Hubert! Elle s'effrite gravement!

HUBERT. — Votre moitié n'était donc pas d'aussi bonne qualité que la mienne?

CHARLOTTE. — Vous ne sentez pas que l'atmosphère s'alourdit d'instant en instant?

HUBERT. — C'est vous qui avez projeté l'ombre grise de vos soucis sur la limpidité de cette matinée et fait déteindre votre angoisse sur le ciel. Regardez, il était tout clair. Le voilà truffé maintenant de petits flocons de nuages.

CHARLOTTE. — Je ne veux pas rester ici. Je veux partir!

HUBERT. — Partir! Ne sommes-nous pas partis?

CHARLOTTE. — Partir d'ici.

HUBERT. — Nous arrivons!

CHARLOTTE. — Je ne suis pas heureuse ici.

HUBERT. — Vous n'êtes pas heureuse au Paradis, Charlotte?

CHARLOTTE, *ironique.* — Au Paradis?

HUBERT. — Ne sommes-nous pas au Paradis? Tournez la tête, mon amour, et regardez ces horizons qui vont du rose au violet, et le voluptueux dessin de ces collines.

CHARLOTTE. — Laissez ces horizons et ces collines tranquilles, et occupez-vous un peu de moi. Vous ne vous rendez pas compte, Hubert, ni de ma fatigue, ni de l'inconfort invraisemblable où nous vivons.

HUBERT. — De l'inconfort?

CHARLOTTE. — Nous sommes affreusement mal ici. Il n'y a pas même un bain dans cette impossible villa.

HUBERT. — Mais il y a une si jolie vue!

CHARLOTTE. — J'aimerais mieux une salle de bains.

HUBERT. — Nous retournons à la nature! Cette rustique simplicité ajoute encore à votre charme. Jamais je ne vous ai vue si fraîche, ni si jolie. Vous avez l'air d'une divinité des champs, d'une Hébé, d'une antique Hébé!

CHARLOTTE. — Je me refuse à vivre, Hubert, dans une maison qui n'a ni bain, ni serviteurs!

HUBERT. — Une vieille femme vous a reçue ici hier avec un ravissant sourire et ce doux parler provençal qui fait que je ne comprends pas la moitié de ce qu'elle dit. Elle a laissé dans la cuisine un chapelet de gros oignons aux teintes de nacre et d'aurore!

CHARLOTTE. — Et est repartie sans rien dire! Où est-elle? Quand reviendra-t-elle? Vous a-t-elle dit qu'elle reviendrait?

HUBERT. — Pourquoi ne reviendrait-elle pas?

CHARLOTTE. — Quelle heure est-il?

HUBERT. — Je n'en ai pas la moindre idée.

CHARLOTTE. — Il doit être horriblement tard! Et nous n'avons pas déjeuné! Et il n'est question de rien! Je suis affreusement mal ici.

HUBERT. — Vous n'êtes pas encore installée et vous ne connaissez personne. Mais tout cela va s'arranger! La vieille femme réapparaîtra. Nous nous ferons des relations. Nous irons voir aujourd'hui même la vieille Octavia Bonnington.

CHARLOTTE. — Je ne connais pas la vieille Octavia Bonnington, et je ne veux pas la connaître.

HUBERT. — Pourquoi, mon cœur? Elle a une villa près d'ici, où elle écrit, sous un pseudonyme masculin, de ravissants petits romans licencieux. Tout le monde l'a lâchée. Personne ne veut la voir.

CHARLOTTE. — Alors pourquoi la verrions-nous?

HUBERT. — Elle est si vieille, si solitaire!

CHARLOTTE. — Charmante soirée!

HUBERT. — Elle a un charmant pékinois et d'éblouissants perroquets qui fêteront notre arrivée en jappant et en jacassant de tout leur cœur autour de nous!

CHARLOTTE. — Ne m'exaspérez pas, Hubert! Je ferai des visites et j'irai voir des gens quand sera régularisée une situation impossible.

HUBERT. — Je veux que vous ayez ici des relations. S'il arrivait que j'aie besoin de m'absenter — sait-on jamais! — je n'aimerais pas avoir à vous laisser toute seule.

CHARLOTTE. — Vous absenter! Il n'arrivera jamais, j'espère, que vous deviez vous absenter! Il ne manquerait plus que cela! Quelle raison en auriez-vous?

HUBERT. — Je suis un grand chasseur de tigres. J'aime de temps en temps aller tuer un tigre.

CHARLOTTE. — Ah! Où cela?

HUBERT. — En Birmanie.

CHARLOTTE. — Vous plaisantez, je pense, Hubert?

HUBERT. — On ne plaisante pas avec les tigres, mon trésor! J'en suis à mon dix-septième tigre et j'ai encore à mon actif une demi-douzaine d'éléphants. Cette vie au grand air me fait beaucoup de bien. J'en reviens toujours rajeuni.

CHARLOTTE. — Et moi, pendant ce temps-là, que ferai-je, s'il vous plaît?

HUBERT. — La Birmanie ne vous conviendrait pas, Charlotte. On y manque de tout et c'est plein de serpents, de gros et de petits serpents, tous très mauvais. Ce n'est pas du tout votre affaire. Vous aimez beaucoup la musique, vous profiterez de mon absense pour entendre beaucoup de musique. Vous êtes à deux pas de l'Italie ici, je vous installerai à Milan. On annonce des représentations de La Patti au mois d'octobre à la Scala.

CHARLOTTE. — Souhaitez-vous me rendre folle? Ai-je quitté ce que j'ai quitté pour un homme qui m'abandonnera, seule dans un pays étranger, pour poursuivre des tigres et des éléphants?

HUBERT. — Il n'y a pas de quoi taper du pied, Charlotte. Si l'idée d'une séparation doit vous mettre dans cet état, je vous ferai le sacrifice de mes tigres, n'ayez pas peur!

CHARLOTTE. — J'ai peur, précisément!

HUBERT. — Peur de quoi, mon trésor?

CHARLOTTE. — De vous, de mon mari, de votre femme, de tout!

HUBERT. — Vous n'allez pas encore me parler de ma femme! Je n'ai jamais tant entendu parler de ma femme que depuis que je l'ai quittée! Elle ne connaît pas notre adresse! Personne ne connaît notre adresse. Nous voyageons incognito...

CHARLOTTE. — Vous dites votre nom à tout le monde!

HUBERT. — Ne soyez pas de mauvaise humeur. Personne ne peut nous trouver. Ne parlons donc plus ni de ma femme ni de votre mari, Charlotte!

CHARLOTTE. — Si l'un ou l'autre cependant nous rattrapait?

HUBERT. — Nous ne le recevrions pas. Il aurait beau carillonner, notre porte resterait close.

CHARLOTTE. — Vous ne connaissez pas mon mari. C'est un homme que rien n'arrête. Il entrera par la fenêtre!

HUBERT. — Il en ressortira de même. Pour qui me prenez-vous, Charlotte?

CHARLOTTE. — Il cassera tout ici. Qu'est-ce que vous lui direz?

HUBERT. — Je lui dirai que je vous adore et qu'il m'embête!

CHARLOTTE. — Il ameutera le pays. Ce sera le scandale.

HUBERT. — Le scandale, c'est de vivre ensemble sans amour. Le véritable amour ne peut être scandale. Il est santé, salubrité, remise en ordre et bénédiction de Dieu.

CHARLOTTE, *ébranlée*. — Vous croyez?

HUBERT. — J'en suis sûr.

CHARLOTTE. — Et c'est un véritable amour que votre amour?

HUBERT. — En pouvez-vous douter? Regardez-moi, Charlotte! Je lis un doute dans vos yeux, l'ombre d'un doute, et l'ombre aussi d'un petit reste de courroux! Nous nous sommes querellés! Notre première querelle!

C'est ravissant! Puisse-t-il naître ainsi, souvent, entre nous deux, de gentilles querelles! J'adore les réconciliations!

CHARLOTTE. — Je vous remercie!

HUBERT. — Je n'ai jamais eu tant envie de vous embrasser qu'à présent! Venez dans mes bras, mon amour!

CHARLOTTE. — Non.

HUBERT. — Comment, non?

CHARLOTTE. — Vous me faites horriblement peur. Je ne cesse de me demander si c'est vraiment moi que vous aimez, si ce n'est pas plutôt l'escapade, si vous ne seriez pas tout aussi bien parti avec n'importe quelle autre femme!

HUBERT. — Vous devriez être battue pour oser proférer de telles énormités. Je n'ai jamais aimé que vous. Je n'aime que vous. Je n'aimerai jamais que vous. Je vous en donnerai tant de preuves que vous n'en pourrez plus douter. Je renonce pour la vie à la vieille Bonnington. J'écouterai la " Flûte enchantée " tout au long. Je m'engage à la trouver courte. Nous allons déjeuner sur le bord de la mer, de bouillabaisse, de ratatouille et d'olives vertes.

CHARLOTTE. — Je déteste la bouillabaisse, la ratatouille et ces olives en caoutchouc!

HUBERT. — On vous trouvera autre chose. Vite à présent, tombez dans mes bras, mon trésor.

CHARLOTTE. — Vous allez encore tout brouiller avec vos bras! Je perds la tête entre vos bras. On ne sait plus ce que l'on pense quand on s'embrasse!

HUBERT. — Rien de plus clair que les baisers au contraire. Vous allez voir!

CHARLOTTE. — Non, Hubert, non! Ce n'est pas l'heure!

HUBERT. — Pas l'heure des baisers!

CHARLOTTE, *se défend de plus en plus mollement.* — Il fait trop jour, Hubert!

HUBERT, *l'embrassant sur les yeux.* — Voilà la nuit. Mes lèvres contre vos paupières ont fait redescendre la nuit. Etes-vous bien là?

CHARLOTTE, *languissante.* — Hubert! Que faites-vous, Hubert?

HUBERT. — Ne craignez rien! Nous sommes ici libres et seuls, divinement libres et seuls. Abandonnez-vous, mon amour!

CHARLOTTE. — Hubert... Hubert...

Entrent Séréna et Axel.

SÉRÉNA. — Nous dérangeons?

CHARLOTTE, *elle se redresse brusquement en poussant un petit cri d'épouvante.* — Hubert!

HUBERT. — Séréna! C'est trop fort!

CHARLOTTE. — Je vous l'avais bien dit, Hubert!

HUBERT, *à Axel.* — Je suis à vos ordres, monsieur.

AXEL. — Restez pour le moment *(Montrant Charlotte:)* aux ordres de madame. *(S'avançant vers Charlotte:)* Voici votre collier, Charlotte, apporté par courrier spécial, selon vos instructions.

Charlotte, apeurée, se réfugie contre Hubert. Axel dépose le bijou sur une table.

HUBERT, *étouffant de colère.* — Invraisemblable! Inconcevable! Cette double intrusion...

SÉRÉNA, *très calme, très femme du monde.* — Votre portail était ouvert. Nous sommes montés sans voir personne.

HUBERT. — Ce portail est muni d'une cloche, et cette cloche est assez grosse pour qu'on la voie!

SÉRÉNA. — Une énorme cloche, en effet! Nous avons craint en l'ébranlant de faire envoler un beau rêve.

HUBERT. — Qu'êtes-vous venue faire ici?

SÉRÉNA. — N'en avez-vous aucune idée?

HUBERT. — L'indécence de votre conduite passe toute imagination! Je vous somme de vous retirer, vous et votre charmant compagnon de voyage! Vous n'avez rien à faire ici. Toute conversation entre nous est radicalement impossible.

AXEL, *violemment.* — Nous sommes d'un tout autre avis!

SÉRÉNA. — Laissez, laissez, monsieur Diensen! Vous m'avez promis... Souvenez-vous! *(A Hubert, avec douceur:)* Je pense, Hubert, qu'en y mettant chacun du sien... *(A Charlotte:)* N'est-ce pas, madame? *(Elle attire à elle une chaise et s'y assied.)* Vous permettez?

CHARLOTTE. — Excusez-moi, madame. J'aurais dû...

HUBERT. — Taisez-vous, mon trésor!

SÉRÉNA. — Votre trésor, Hubert, fait un touchant effort de conciliation. Ne le décourageez pas trop!

HUBERT. — Allez-vous-en!

SÉRÉNA, *retirant méthodiquement ses gants.* — Ni M. Diensen ni moi n'avons la moindre intention agressive.

AXEL. — Il est vrai.

SÉRÉNA. — Nous sommes venus examiner, sans acrimonie, sans aigreur, nos situations respectives et essayer, d'un commun accord, d'arranger...

HUBERT. — Il n'y a rien à arranger! Tout est arrangé!

AXEL, *violemment.* — Vous trouvez!

SÉRÉNA. — Monsieur Diensen, je vous en prie!

AXEL. — Pardon, madame!

HUBERT. — Je vous ai dit de vous en aller!

SÉRÉNA. — Vous semblez oublier, Hubert, que je suis encore votre femme, et que M. Diensen est le mari de Madame!

AXEL. — Il me semble! J'allais le dire. Tout ce que dit lady Heronden est la mesure, la raison mêmes.

CHARLOTTE. — Lady Heronden est toujours la mesure et la raison mêmes. C'est de notoriété publique. Si, au cours d'une vie conjugale déjà longue, elle n'avait pas fatigué son mari avec son éternelle mesure, avec son éternelle raison, elle ne serait pas aujourd'hui où elle en est.

AXEL. — Je vous prie, Charlotte, de parler de lady Heronden sur un autre ton!

HUBERT. — Moi, monsieur, je vous prie de vous mêler de vos affaires!

AXEL. — Vous, Charlotte, vous n'avez ni mesure ni raison. C'est encore bien plus fatigant! *(Essayant de l'entraîner vers la porte:)* J'ai à vous parler. Suivez-moi!

HUBERT. — Ne bougez pas, Charlotte!

CHARLOTTE, *à Axel.* — Je n'ai rien à vous dire!

AXEL, *à Charlotte.* — Oui, mais moi j'ai à vous parler!

CHARLOTTE, *se réfugiant vers Hubert.* — Hubert!

HUBERT, *à Axel.* — Allez-vous la laisser? Ce n'est pas vous qu'elle aime! C'est moi! Vous la teniez captive dans une existence morne où se consumait sa jeunesse. Elle a enfin forcé les verrous de sa cage. Elle n'y rentrera jamais! Elle aime enfin! Pour la première fois elle aime! Respectez en elle aujourd'hui les droits sacrés, imprescriptibles de l'Amour!

AXEL. — Qu'est-ce que c'est que ce galimatias? Les Anglais passent pour les gens les plus silencieux du monde. Il n'y paraît pas aujourd'hui! Je serai, moi, plus bref, et plus clair! Votre conduite, monsieur le Marquis, est d'un cochon!

HUBERT. — Vous avez dit?

SÉRÉNA, *sévèrement.* — Monsieur Diensen! Monsieur Diensen! Rappelez-vous votre promesse sur le bateau! Il y a du vrai dans ce que vous dites. Mais vous le dites avec des mots désobligeants.

AXEL. — Je me tais, madame! Je me tais!

SÉRÉNA, *à Hubert.* — M. Diensen est l'homme le plus courtois du monde. Mais il a une puissante nature. Sa carrure, son teint coloré, vous le prouvent surabondamment. Il vaudrait mieux ne pas l'agacer.

HUBERT. — Je ne suis pas plus impressionné par la santé de M. Diensen que par la grossièreté de son vocabulaire et l'inconvenance de ses manières!

AXEL. — Je ne suis moi-même impressionné ni par votre arrogance ni par votre pathos, monsieur le Marquis!

HUBERT. — Nous ne parlons effectivement pas la même langue.

AXEL. — La mienne m'a jusqu'ici suffi à me faire comprendre. Elle me suffira, j'espère, encore une fois. J'ai trois choses à vous dire : Un! L'adultère est une saloperie. Deux! Ma femme va me suivre immédiatement. Trois! J'éprouve une furieuse envie de vous caresser la figure!

HUBERT. — Entièrement d'accord sur la troisième proposition!

Il commence à retirer son veston.

CHARLOTTE, *épouvantée.* — Hubert!

SÉRÉNA, *sévèrement.* — Monsieur Diensen! *(A ce moment, M. Spevin paraît sur la terrasse.)* Une visite, Hubert! Et un pasteur, je crois! Reprenez vos esprits!... Entrez, monsieur le Révérend, je vous en prie!

Elle a été ouvrir la porte à Spevin. Les deux hommes, qui allaient se dépouiller de leurs vestons, l'ont remis en place d'un coup d'épaule. Entre M. Spevin.

SPEVIN, *souriant, onctueux et incliné.* — Suis-je indiscret?

HUBERT. — Monsieur Spevin!

SPEVIN. — Vous avez retenu mon nom! C'est un très grand honneur pour moi, milord!

HUBERT. — Vous me voyez navré. Je ne peux pas vous recevoir. Deux personnes sont ici, voyez, avec lesquelles j'ai à régler une affaire tout à fait urgente!

SÉRÉNA. — Vous avez tout de même bien quelques instants, Hubert! M. le Révérend vient de monter la côte, et il fait chaud! Asseyez-vous, je vous en prie, mon Révérend. Vous ne nous dérangez nullement.

SPEVIN, *à la ronde.* — Vraiment? Je peux? *(A Séréna:)* J'ai eu la chance de rencontrer milord et lady Heronden au buffet de la gare de Calais, avant-hier.

SÉRÉNA. — Non. Lady Heronden, c'est moi, monsieur le Pasteur. Vous vous trompez. *(A Hubert:)* Vous auriez pu nous présenter!

HUBERT, *rageusement, il présente.* — Monsieur le pasteur Spevin, madame Diensen, monsieur Diensen, lady Heronden.

CHARLOTTE. — Hubert! Hubert!

SPEVIN. — Pardonnez-moi cette confusion. Comment ai-je pu?

SÉRÉNA. — Vous êtes excusable. A Calais, je ne me sentais pas très bien. La traversée m'avait quelque peu éprouvée. Mon mari m'avait mise directement au train et était allé se restaurer au buffet avec notre amie, M^me^ Diensen, que voici. *(Elle présente Charlotte du geste. Puis, montrant Axel:)* M. Diensen qui n'était pas très bien non plus, était resté me tenir compagnie dans ce train.

AXEL, *au pasteur.* — Vous comprenez?

SPEVIN. — Je comprends tout! M^me^ Spevin avait raison. Elle affirmait que je me trompais, et que ce n'était pas lady Heronden que j'avais eu l'honneur... Nous avons discuté la chose jusqu'à Paris.

HUBERT. — Félicitez M^me^ Spevin de sa finesse.

SPEVIN. — J'espère que lady Heronden est complètement rétablie. Ma petite fille Gwendolyn a été, elle aussi, assez incommodée. Mais c'est passé La pauvre chérie est maintenant gaie comme un pinson.

AXEL, *rudement.* — Nous en sommes tous bien aise!

SPEVIN. — Vous êtes Ecossais, monsieur?

AXEL. — Américain.

SPEVIN. — Ah! Comme c'est intéressant! Américain! Ce pays neuf, si original, si vivant! Un de mes paroissiens s'est marié récemment avec une jeune Américaine, originaire d'une ville appelée Philadelphie. Je ne sais pas si vous connaissez?

HUBERT, *agacé.* — Vous avez quelque chose à me dire, monsieur Spevin?

SÉRÉNA. — Une seconde, Hubert! Nous ne

sommes pas pressés. Je ne sais pas si c'est la poussière de la route, le soleil ou ce climat sec, je meurs de soif. M. le Pasteur doit être altéré, lui aussi. N'avons-nous rien à lui offrir, madame Diensen?

CHARLOTTE. — Je suis confuse : il n'y a là qu'un peu de vin, de vin rosé... Nous ne sommes pas encore installés. Je ne sais si...

SPEVIN. — Le vin rosé est une excellente chose, madame. Il ne faut pas en abuser, mais un petit verre ne fait pas de mal. Il fait vraiment chaud, n'est-ce pas?

HUBERT, *avec une ironie mordante.* — M. Diensen a peut-être soif, lui aussi?

AXEL. — Je me servirai moi-même, merci.

SPEVIN. — J'ai vu votre portail ouvert, je me suis permis de monter. Une de mes ferventes paroissiennes a organisé pour demain une fête de charité dans son parc.

AXEL. — Gracieuse pensée!

SPEVIN. — N'est-ce pas, monsieur? Nous avons parmi nos fidèles beaucoup de brebis indigentes que nous nous efforçons d'aider. Il y aura des compétitions, un buffet confortable, et quelques intermèdes. Nous serions honorés, milord, si c'était vous qui consentiez à remettre les récompenses. Ce serait un très grand attrait.

HUBERT. — Impossible, monsieur Spevin. Je suis entièrement pris demain.

SPEVIN. — Quel dommage! Nos amis seront désespérés. Je vous ai déjà dit que ma modeste église est comme une petite île anglaise battue par les flots étrangers. C'est ce qui m'avait poussé...

SÉRÉNA. — Vous avez parfaitement bien fait, monsieur le Pasteur. Lord Heronden était en effet pris demain. Mais nous allons arranger ça.

HUBERT. — Impossible! Demain...

SÉRÉNA. — Laissez-moi faire, Hubert! *(A M. Spevin:)* Lorsque mon mari a promis!... Mais je sais ce dont il s'agit et me fais forte d'arranger... Nous nous rendrons à cette vente de charité et mon mari distribuera les récompenses, je vous le promets.

SPEVIN. — Je ne saurais vous dire combien je vous serai obligé... (*Vers Axel et Charlotte:*) Puis-je compter aussi?

AXEL. — Je redoute, hélas! que demain...

SPEVIN, *à Charlotte.* — Et vous, madame?

CHARLOTTE. — Je ne pourrais certainement pas...

SÉRÉNA. — Qui sait? Qui sait?... D'ici demain... Je tâcherai de vous les amener, monsieur le Pasteur.

SPEVIN. — Nous serions si flattés et si heureux, madame!

SÉRÉNA, *à Spevin.* — Et vous nous ferez visiter ce brave petit îlot battu des flots, n'est-ce pas?

SPEVIN. — Avec une grande joie, madame. Ma femme va être bien contente!

SÉRÉNA. — A quelle heure voulez-vous?...

SPEVIN. — Quatre heures serait parfait.

SÉRÉNA. — A demain donc, quatre heures.

SPEVIN. — Tant de bonté vraiment...

HUBERT, *cavalièrement.* — Bonsoir, bonsoir, monsieur Spevin!

SÉRÉNA. — Mon mari est un peu nerveux. Le voyage, à vrai dire, l'a secoué, lui aussi.

SPEVIN. — C'est un voyage plus fatigant qu'on ne croirait. Ma femme s'en ressent encore. Elle est pourtant très résistante. J'espère, milord, que le calme de ce pays vous sera vite bienfaisant. Encore merci, madame! Monsieur... *(Il hésite sur le nom:)* ...Diensen, n'est-ce pas?

AXEL. — C'est cela même.

SPEVIN, *à Charlotte.* — Au revoir, madame. Ravi...

Séréna lui sourit gracieusement. Hubert, Axel et Charlotte le saluent plus ou moins froidement. Il sort.

HUBERT, *éclatant.* — Vous êtes contente! Vous êtes chez vous, ici, n'est-ce pas? Votre surprise-partie est une réussite! Vous avez reçu ce raseur. Vous lui avez fait mille avances. Vous lui avez offert à boire. Vous auriez pu aussi l'inviter à dîner! Il sait tout de nous à présent! Tout le pays va, ce soir-même, être mis au courant...

CHARLOTTE. — Seigneur!

SÉRÉNA. — Quittez ce ton agressif, Hubert. Vous êtes le meilleur des hommes. Ce ton ne vous va pas du tout.

HUBERT. — Vous avez raison, Séréna! Je vais donc vous parler sur le ton que vous aimez. *(Avec douceur:)* Nous vous avons désobligés gravement, monsieur Diensen et vous, je le reconnais. Nous en sommes désolés, mais nous n'y pouvons rien. Nous voudrions pouvoir vous dire que nous regrettons ce qui s'est passé, que nous avons fait une erreur. Malheureusement, ce serait mentir. Nous sommes idéalement heureux. J'adore M^me^ Diensen, M^me^ Diensen m'adore, et il n'y a rien à y faire. Je vous ai écrit une lettre et n'ai rien à y ajouter. Vous avez fait un long et fatigant voyage, et de cela aussi vous me voyez navré. Mais c'était là, de votre part, permettez-moi de vous le dire, un étrange idée, Séréna! Qu'une femme de votre classe, de votre distinction, se soit fourrée dans une pareille situation, c'est une chose que je ne comprends pas. Vous n'avez fait que rendre encore plus épineuse une situation délicate. Vous ne l'avez pas fait méchamment, j'en suis certain, et je vous le pardonne bien volontiers. Un conseil, à présent! Reprenez votre train. Personne, je m'en porte garant, ne saura que vous êtes venue. Je vous promets de museler cet imbécile de pasteur. Je vous excuserai auprès de lui de ne pouvoir demain paraître à sa vente de charité. Vous avez un train à sept heures. Si vous voulez avant de partir vous reposer ici quelques instants encore en compagnie de M. Diensen, ne vous gênez pas, je vous en prie. Ça me fera plaisir! Je vais emmener M^me^ Diensen faire un petit tour pendant ce temps-là. Le gros de la chaleur est passé et les couleurs de la campagne, à cette heure-ci, sont ravissantes. Vous savez le chemin de la

gare! A gauche en sortant, et tout droit. Je vous souhaite un bon retour. Et à M. Diensen aussi. Venez, Charlotte!

Il prend Charlotte par le bras et sort avec elle.

SÉRÉNA. — Pas mal envoyé, n'est-ce pas?

AXEL. — Enfer et damnation!

SÉRÉNA. — Encore!

AXEL. — Ah! Si je ne peux plus ni jurer ni me battre, je vous préviens que ça ne va plus aller du tout! Voilà une heure que je me contiens, je fais finir par éclater!

SÉRÉNA. — C'est ce que vous avez fait une première fois, sans reproche!

AXEL. — Il fallait me laisser aller! Vous avez voulu que je me taise. J'ai obéi comme un petit chien. Je vous ai laissée mener l'affaire à votre guise. Je croyais que vos belles manières de grande dame feraient merveille. Elles nous ont fourré dans un joli pétrin! Nous ne pouvons plus à présent ni rester ni nous en aller sans perdre complètement la face. Mes façons ne sont sans doute pas aussi raffinées que les vôtres, mais elles ont du moins le mérite d'être efficaces. La vulgarité, c'est la vie! Et l'aristocratie, c'est la glace et la mort. Si vous m'aviez laissé aller, votre mari aurait reçu la correction qu'il mérite et nous n'en serions pas où nous en sommes maintenant!

SÉRÉNA. — Vous imaginez-vous qu'il se serait laissé faire? Lord Heronden était champion de boxe à Oxford!

AXEL. — Croyez-vous que cela m'impressionne? Quand je me sers de mes poings, j'obtiens des résultats assez bons, généralement!

SÉRÉNA. — Vous ne pensiez tout de même pas qu'il nous suffirait d'arriver pour qu'ils nous tombent dans les bras, mon mari dans les miens, votre femme dans les vôtres!

AXEL. — Non, mais je ne pensais pas non plus que vous vous laisseriez esbrouffer par ce phraseur et ne trouveriez pas un mot à lui répondre!

SÉRÉNA. — Que vouliez-vous que je lui réponde? Il avait entièrement raison! Ne vous avais-je pas dit à Londres et répété sur tous les tons qu'il ne convenait pas à une femme de mon rang de courir sur les grands chemins à la poursuite de son mari, que votre idée d'expédition était une idée enfantine, et qu'elle n'avait aucune chance de réussir!

AXEL. — Alors, pourquoi êtes-vous venue?

SÉRÉNA. — Je me le demande! Je me suis laissée émouvoir par vos arguments de mari sur la sainteté du mariage, le respect des institutions, le dégoût de l'adultère et autres balivernes. Vous aviez tout réglé d'avance, pris les billets. Vous m'avez bousculée, étourdie, entraînée...

AXEL. — Pas d'histoires! Vous saviez très bien ce que vous faisiez! J'avais renoncé à mon idée! Je m'en allais! C'est vous qui m'avez rappelé!

SÉRÉNA. — J'ai fait là une jolie sottise! A peine si je vous connaissais, si je savais qui vous étiez. J'aurais dû commencer par ne pas vous recevoir!

AXEL. — Vous allez fort! Vous êtes vexée d'avoir perdu la première manche. Vous voudriez me faire porter à moi tout seul toute la responsabilité. C'est bien femme, ça! Mais ça ne prend pas!

SÉRÉNA. — Vous commencez à m'agacer, monsieur Diensen! Je vous interdis formellement de me parler de cette façon! Devant qui vous croyez-vous donc? Encore une fois, vous n'êtes pour moi qu'un étranger. Je vous prie de vous en souvenir!

AXEL. — Puisque nous sommes des étrangers, séparons-nous! Nous n'avons rien à faire ensemble. Reprenez votre liberté d'action, et rendez-moi la mienne!

SÉRÉNA. — C'est ce que j'allais vous proposer! Récupérez si vous pouvez, avec vos moyens personnels, votre romanesque moitié, et laissez-moi me comporter à ma guise avec mon mari!

AXEL. — Suivez donc son conseil et reprenez le train. Je réglerai la chose tout seul!

SÉRÉNA. — Adieu, monsieur.

AXEL. — Adieu, madame! *(Il allait sortir. Revenant:)* Si toutefois, car vous êtes une femme, je peux, avant votre départ, vous être utile à quelque chose...

SÉRÉNA. — Je n'ai besoin que de silence et de paix. Je suis lasse, affreusement lasse!

AXEL, *bouleversé.* — Lady Heronden!

SÉRÉNA. — Laissez-moi!

AXEL. — Je suis un détestable idiot! C'est l'homélie de votre mari qui m'a mis la tête à l'envers. Je ne sais rien de plus respectable et de plus délicat que vous! Bien sûr qu'il n'était pas de votre dignité de vous lancer à la poursuite de ce singe! C'était vous qui aviez raison! J'avais à prendre des leçons de vous, et non pas à vous en donner. Je vous ai sottement entraînée et mise en posture difficile. Je n'ai pas su vous protéger. Je vous ai laissée vous débattre et vous défendre toute seule. Je suis un grossier personnage, et je vous en demande pardon.

SÉRÉNA. — Vous êtes un homme simple et loyal, monsieur Diensen. Vous n'êtes nullement un grossier personnage.

AXEL. — Si, madame. Je ne suis qu'une façon de cowboy. Je n'ai aucune éducation. Jusqu'ici, ça m'était égal. Je me trouvais très bien comme j'étais. Mais à présent que je vous connais, je ne sais pas ce que je donnerais pour mieux savoir me tenir!

SÉRÉNA. — Ne changez pas, monsieur Diensen. Je vous trouve très bien comme vous êtes.

AXEL. — Je suis sincère, madame. Ne vous moquez pas de de moi!

SÉRÉNA. — Monsieur Diensen, je suis sincère, moi aussi. J'ai, vous avez raison, mal mené notre affaire. Je suis comme vous : je ne trouve pas notre situation brillante.

AXEL. — Elle est déplorable, madame.

SÉRÉNA. — Il faut pourtant que nous en sortions!

AXEL. — Nous allons en sortir, et très bien, vous verrez!

SÉRÉNA. — Vous avez de brusques retours! Vous n'étiez pas si optimiste tout à l'heure.

AXEL. — C'est que nous étions fâchés. Ça ne pouvait pas aller. Mais à présent nous ne le sommes plus. Ce va marcher sur des roulettes, vous allez voir! Je suis content que nous ne soyons plus fâchés!

SÉRÉNA. — Et moi aussi, je suis contente, monsieur Diensen.

Elle lui tend à baiser une main qu'il secoue vigoureusement.

AXEL. — Nous avons carrément perdu la première manche. N'y pensons plus. Il n'y a que l'avenir qui compte. En Amérique, voyez-vous, il s'agit moins de ce qu'on a, que de ce qu'on désire avoir, de ce qu'on est, que de ce qu'on veut être! En Europe, vous garez votre argent dans les banques. Nous, les banques nous leur empruntons. Une faillite chez nous ne déshonore personne. Ça va mal? Excellente raison pour que ça se mette à aller mieux!...

SÉRÉNA. — C'est ainsi, vous avez raison, que nous devons prendre la chose!

AXEL. — Voyons! Croyez-vous que votre mari aime véritablement ma femme?

SÉRÉNA. — Il en est sûrement persuadé. C'est l'homme le plus loyal du monde! Il se croit toujours amoureux. En vérité, il n'a jamais aimé personne.

AXEL. — Sauf vous, j'espère!

SÉRÉNA. — Pas même moi.

AXEL. — Il ne vous a jamais...? Mais je suis indiscret.

SÉRÉNA. — Pas le moins du monde. La question est d'importance. J'ai essayé de faire d'une flambée de jeunesse un sentiment durable... Hélas! Le résultat, vous le voyez!

AXEL. — Un triste personnage!

SÉRÉNA. — Non! Un enfant gâté! Un charmant, mais parfois un peu insupportable enfant gâté! Il n'a sûrement pour votre femme qu'un caprice, mais un caprice, pour lui, est quelque chose qui compte!

AXEL. — Enfer et damnation!... *(Se reprenant:)* Oh! je vous demande pardon!

SÉRÉNA, *souriant.* — N'avez-vous pas envie de fumer, monsieur Diensen?

AXEL. — Pourquoi, madame?

SÉRÉNA. — J'ai l'impression que vous avez besoin de fumer.

AXEL. — Une détestable habitude, comme de jurer, madame, mais qui, quelquefois, en effet, aide à reprendre son aplomb.

SÉRÉNA. — Fumez! Fumez! Monsieur Diensen, je vous en prie!

AXEL. — Non. Je craindrais, madame...

SÉRÉNA. — J'aime l'odeur du tabac.

AXEL, *allumant une petite pipe.* — Je fume, je dois vous dire, depuis l'âge de treize ans...

Cependant Hubert et Charlotte sont apparus sur la terrasse, ont poussé la porte, sont entrés. Séréna et Axel, trop occupés d'eux-mêmes, ne les ont ni vus ni entendus.

HUBERT. — Encore là.

SÉRÉNA, *comme revenant à elle.* — Qu'y a-t-il?... Oh! C'est vous! Où étiez-vous donc?...

SÉRÉNA. — C'était joli, cette promenade?

HUBERT. — Vous n'êtes pas partis!

AXEL. — Non. Nous vous attendions.

SÉRÉNA. — C'était joli, cette promenade?

HUBERT. — Allez-vous, oui ou non, vous en aller?

SÉRÉNA. — Sûrement! Je n'ai pas apporté mes robes et je n'ai nullement l'intention de passer tout l'hiver ici. Soyez donc raisonnable, Hubert, et faites-nous gagner du temps en nous accordant de bonne grâce l'entretien que nous sommes, M. Diensen et moi, bien résolus à obtenir.

AXEL. — Nous ne partirons pas avant!

HUBERT. — Encore une fois, je vous ai dit tout ce que j'avais à vous dire. Je vous préviens que je n'ouvrirai plus la bouche!

AXEL. — Cela nous fera gagner du temps!

CHARLOTTE. — Vous m'aviez cependant promis, Hubert, que vous leur diriez...

SÉRÉNA, *à Charlotte, très aimable.* — Qu'est-ce qu'il vous avait promis qu'il nous dirait, madame?

HUBERT. — Charlotte, taisez-vous!

CHARLOTTE. — Alors, parlez vous-même, Hubert!

HUBERT. — Je n'ouvrirai plus la bouche!

SÉRÉNA. — Ne nous obstinons pas, madame! Hubert est entêté comme un petit garçon. Quand il se bute... *(A Hubert:)* Laissez du moins parler Mme Diensen, Hubert! Elle est charmante! *(A Charlotte, avec un sourire:)* Je vous trouve charmante, madame! Nous allons sûrement nous entendre très bien, vous allez voir!

CHARLOTTE. — Je voudrais vous poser une question, madame.

HUBERT. — C'est une situation de vaudeville!

AXEL. — Il n'y a pas de situations de vaudeville! Il y a seulement quelquefois, des personnages de vaudeville!

SÉRÉNA. — Voyons votre question, madame!

CHARLOTTE. — J'aimerais mieux vous la poser en tête à tête.

SÉRÉNA. — Au point où nous en sommes, madame, croyez-vous que nous ayons beaucoup de pudeurs à ménager? Nous sommes tous les quatre ici également intéressés à cette affaire.

AXEL. — Parfaitement! C'est une situation à quatre! Situation vieille comme les rues, claire comme le jour, que nous n'aurons qu'à discuter avec franchise. Posez votre question, Charlotte. Je ne vous interromprai pas, je m'y engage. Nous examinerons ensuite, de vous à moi, nos situations réciproques!

HUBERT. — Inimaginable! Insensé!

SÉRÉNA. — Hubert, laissez parler Mme Diensen, voyons!

AXEL. — Parlez, Charlotte.

CHARLOTTE. — Vous avez déclaré, madame, n'être nullement venue ici dans une intention agressive?

SÉRÉNA. — C'était la vérité, madame.

AXEL. — Pas la moindre intention agressive. Continuez!

CHARLOTTE. — Je peux donc parler sans détours?

SÉRÉNA. — Je vous en prie!

CHARLOTTE. — Hubert et moi, nous voudrions nous marier.

SÉRÉNA. — C'est une chose qui se comprend.

AXEL. — Parbleu! C'est la moindre des choses!

SÉRÉNA, *avec reproche.* — Monsieur Diensen!

CHARLOTTE. — Je suis née à Boston, madame. Toute ma famille est de Boston.

SÉRÉNA. — Je ne l'ignorais pas. Je vous en félicite!

CHARLOTTE. — On n'admettrait pas à Boston...

SÉRÉNA. — Je le crois volontiers!

CHARLOTTE. — Hubert vous a certainement mise au courant de notre projet?

SÉRÉNA. — Non, madame. J'ignorais tout. C'est seulement l'autre soir, en rentrant de Richmond où j'avais été faire une visite à ma mère en compagnie d'une vieille amie, que j'ai trouvé un mot d'Hubert m'avertissant que, quand j'en prendrais connaissance, il aurait quitté la maison pour aller vivre avec une femme à l'étranger.

CHARLOTTE, *à Hubert.* — Je vous avais pourtant prié, Hubert, d'avertir lady Heronden de nos intentions et d'obtenir d'elle son accord!

HUBERT. — Je vous ai dit que je n'ouvrirais plus la bouche!

SÉRÉNA. — Telle a été sûrement son intention, madame. Mais Hubert a horreur des situations tristes et déteste faire de la peine.

CHARLOTTE. — Je ne serais jamais partie, croyez-le bien, si j'avais su... *(A Hubert:)* Vous m'avez mise, Hubert, vis-à-vis de votre femme, dans une situation... C'est vraiment mal à vous!

HUBERT. — Vous me ferez vos observations, Charlotte, quand nous serons seuls!

SÉRÉNA. — Il faut reconnaître ici, Hubert, que Mme Diensen a raison!

HUBERT. — C'est cela! Mettez-vous toutes les deux contre moi! Nous sommes tous ridicules! Cette scène est ridicule! Nous pataugeons dans le ridicule!

AXEL. — S'il y a quelqu'un de ridicule ici, c'est moi. En Amérique, ce serait vous. Le personnage ridicule, en Amérique, c'est l'amant. Les voleurs d'épouse, au Texas, n'ont pas d'ordinaire la vie longue. Mais nous sommes en Europe, et qui plus est en France, un pays où les écrivains s'amusent à tout mettre à l'envers. Pour eux le personnage ridicule, c'est le mari. C'est donc moi. Mais ça m'est égal. Ne vous en faites pas pour moi, je me débrouillerai tout seul avec mon ridicule!

SÉRÉNA. — Vous n'êtes ridicule en rien, monsieur Diensen. Il serait souhaitable au contraire que tous les maris de la terre agissent avec votre netteté, votre franchise, votre mépris des soi-disant convenances, et ce sens des réalités!

AXEL. — Merci, madame.

SÉRÉNA, *à Charlotte.* — Vous disiez, madame?

CHARLOTTE. — Je suis mal à mon aise pour vous parler maintenant!

SÉRÉNA. — Voulez-vous que je vous aide, madame? Vous voudriez sans doute avoir une réponse à la question que vous avez chargé Hubert de me poser? Consentirai-je à divorcer? A lui rendre sa liberté? N'est-ce pas là ce que vous désirez savoir?

AXEL. — Cette fois, nous voilà dans du clair!

CHARLOTTE. — C'est une question très importante pour moi, madame.

SÉRÉNA. — Je pense bien! Et M. Diensen a raison, nous voilà au vif du sujet. C'est un double divorce en somme que vous souhaitez?... *(A Hubert:)* Vous voyez, Hubert, l'avantage d'être réunis tous les quatre et de pouvoir traiter la question simplement, ouvertement, avec le plus sincère désir de la régler au mieux des intérêts de chacun. *(A Charlotte:)* Je vais vous dire ce que je pense en ce qui me concerne, madame. Vous aurez à vous arranger ensuite avec votre mari.

CHARLOTTE. — Mon mari, madame, est un homme pour qui les questions de sentiments n'existent pas. Rien ne l'intéresse que ses chemins de fer. Seule une question d'amour-propre a pu le porter à relever le gant. Il n'y aura pas de difficultés de son côté.

AXEL. — Ecoutez, lady Heronden!

SÉRÉNA. — J'aime beaucoup mon mari, madame. Nous sommes mariés depuis dix ans. Nous n'avons jamais eu le moindre différend. Il m'aurait aimée, j'en suis sûre, s'il avait pu. Mais ces choses-là ne se commandent pas. C'est vous qu'il aime. C'est ainsi. De votre côté, vous l'aimez. Il n'y a pas à en douter. Il saute aux yeux que ce n'est pas pour une couronne de marquise, bien qu'à Boston, ce soit une chose qui ait son prix, que vous avez quitté un mari, un foyer et une situation mondaine des plus enviables. Nous sommes, de toute évidence, en présence d'un grand amour. Or il n'est rien de plus respectable pour moi que l'amour vrai. Devant un pareil sentiment, mon opinion est que toutes les barrières doivent tomber, que tout le monde doit s'incliner.

HUBERT. — Bien, Séréna. Voilà la seule parole sensée que vous ayez dite aujourd'hui.

AXEL. — Je peux fumer, madame?

SÉRÉNA. — Bien sûr! Bien sûr! Fumez! Fumez, monsieur Diensen! *(A Charlotte:)* C'est vous dire à quel point je suis peu votre ennemie!

CHARLOTTE. — Vous êtes simplement adorable, madame. On m'avait dit que vous étiez la noblesse même. *(A Hubert:)* Si vous aviez parlé à votre femme, Hubert, vous voyez quelles angoisses vous m'auriez épargnées!

SÉRÉNA. — Pauvre Hubert! Ne l'accablez pas! C'est un poète. Il voit tout en rose. Il croit que dans la vie les choses s'arrangent toujours. C'est un poète, je vous dis!

CHARLOTTE. — Avec Hubert, madame, tout s'arrange en effet, mais s'arrange mal!

SÉRÉNA. — Je vois avec plaisir, madame, que vous êtes beaucoup plus réaliste que lui. Elles s'arrangeront bien maintenant, j'en suis certaine.

CHARLOTTE, *aux anges.* — Je ne sais, madame, comment vous dire...

SÉRÉNA. — Il y aura, naturellement, quelques difficultés à surmonter.

CHARLOTTE. — Lesquelles?

SÉRÉNA. — Il y en a toujours, vous savez! Hubert est un homme très en vue. On sera très ému à la Chambre des Lords. Il y aura aussi ses clubs...

HUBERT. — Ne vous occupez pas de la Chambre des Lords, ni de mes clubs. Ce sont mes affaires!

SÉRÉNA. — Il y a aussi la Reine.

CHARLOTTE. — La Reine?

SÉRÉNA. — La Reine a toujours témoigné beaucoup d'affection à Hubert.

HUBERT. — La Reine me comprendra.

SÉRÉNA. — Sans doute. Elle est si bonne! Mais elle a vu Hubert se lancer si souvent dans des aventures amoureuses, elle le sait si inflammable qu'elle aura peut-être des doutes sur la solidité d'une nouvelle passion.

CHARLOTTE. — Quel rapport peut-il y avoir entre les fredaines dont Hubert a pu s'amuser jusqu'ici et la situation présente? A-t-il jamais aimé une femme au point de tout quitter pour elle et de s'expatrier pour elle!

SÉRÉNA. — Sa Gracieuse Majesté voudra peut-être l'éprouver et lui demander des délais. Il n'y a pas tellement longtemps qu'il prenait feu pour cette cantatrice allemande qui avait des yeux bleu de Chine et était si sentimentale. Toute la Cour était au courant.

HUBERT. — N'écoutez pas cela, Charlotte! C'était une fantaisie sans aucune importance. Il est mal à vous, Séréna...

SÉRÉNA. — Il y eut aussi Hermine Grace, la femme de ce colonel hindou. Hubert en était fou!

HUBERT, *sévèrement.* — Séréna!

SÉRÉNA. — Elle est morte, la pauvre femme, en laissant à Hubert un énorme bouddha de bronze de Bénarès, qu'Hubert a mis dans le vestibule, à Heronden, et une petite boîte à musique dont le couvercle représente le général Wellington à Waterloo et qui joue trois très jolis airs.

HUBERT. — Vous n'allez pas dresser la liste, Séréna...

SÉRÉNA. — Il est impossible à Hubert de ne pas faire, de temps en temps, quelques allusions à ces dames. Il n'est pas inutile que vous sachiez leurs noms. Il y eut aussi lady Huxley, la ravissante lady Huxley, avec laquelle il fut sur le point de partir...

HUBERT. — Vous avez su?

SÉRÉNA. — Vous vous cachez si mal, Hubert! *(A Charlotte:)* Il ne sait rien dissimuler. C'est un enfant!

Axel a un petit rire mal étouffé.

CHARLOTTE, *nerveusement à Axel.* — Vous dites?

AXEL. — Rien. Rien. Je fume, vous voyez.

CHARLOTTE, *piquée.* — J'admire votre indulgence, madame. Vous acceptez avec une grandeur d'âme, vraiment!

SÉRÉNA. — On ne contraint pas Hubert, madame. Il est beau. Il porte un grand nom. C'est un remarquable orateur. Les femmes se jettent à sa tête. Qu'y pouvons-nous?

HUBERT. — Encore une fois, Séréna!...

SÉRÉNA. — Ne faites pas le modeste, Hubert! *(A Charlotte:)* Hubert est le contraire d'un coureur. Mais quand les choses viennent à vous, peut-on toujours se dérober? Quand j'avais vent d'une nouvelle conquête d'Hubert, je la rangeais dans ma mémoire avec l'étiquette : « A classer » ou « A examiner plus tard ».

CHARLOTTE, *sur ses nerfs.* — On ne peut qu'admirer, madame...

SÉRÉNA. — Le temps arrange tant de choses! Au reste, quand l'affaire menaçait de durer ou prenait trop de gravité, Hubert avait un bon moyen de s'en sortir. Il s'en allait chasser le tigre.

CHARLOTTE, *se dressant.* — Le tigre?

SÉRÉNA. — Oui. Ou l'éléphant!

CHARLOTTE. — En Birmanie?

SÉRÉNA. — Vous le saviez?

CHARLOTTE. — Hubert, vous êtes un homme horrible!

HUBERT. — Je vous expliquerai, Charlotte!

CHARLOTTE. — Non! Laissez-moi! Je vous déteste! Laissez-moi!

Elle est hors d'elle.

HUBERT, *à Séréna.* — Constatez à présent l'effet de vos commérages!

SÉRÉNA. — Mais elle se trouve mal, je crois! Madame! Madame!

HUBERT. — Charlotte! Vous n'êtes pas souffrante?... Charlotte, répondez-moi!

CHARLOTTE. — Laissez-moi, vous, je vous ai dit!

Elle est près de la crise de nerfs. Séréna et Hubert l'entourent.

SÉRÉNA. — C'est une petite crise de nerfs. Il n'y a pas un peu de vulnéraire ici?

HUBERT. — Je ne sais pas ce qu'il y a ici.

AXEL. — Je vais aller chercher...

Il sort.

SÉRÉNA. — Je l'ai effrayée. Suis-je sotte! Je vous ai effrayée, madame? Rassurez-vous! Ce sont des chasses parfaitement organisées. Hubert est excellent chasseur. Il a une grande habitude. Il n'y a jamais d'accident!

HUBERT. — Je crois que les couleurs lui reviennent!

SÉRÉNA. — Ce ne sera rien.

CHARLOTTE, *revenant en effet à elle.* — Vous excuserez, madame, un instant de faiblesse. Ce doit être la faim. Je n'ai pas déjeuné...

HUBERT, *penché sur elle.* — Mon âme!

SÉRÉNA. — Je suis désespérée! C'est si sensible, une amoureuse! J'aurais dû...

HUBERT. — Vous démolissez tout ici! Nous étions divinement heureux. Vous n'avez pas de cœur, Séréna!

SÉRÉNA, *à Charlotte toujours dolente.* — Etes-vous mieux? Vous sentez-vous mieux?

HUBERT, *à Séréna.* — Vous entendez ce que je vous dis!

SÉRÉNA, *à Charlotte.* — Qu'est-ce qu'il dit?

CHARLOTTE, *avec une soudaine âpreté.* — Il fait un discours! Depuis que nous nous connaissons, il me brouille la tête avec tous ses discours! Il devait vous mettre au courant et il n'en a rien fait. Nous voyageons incognito, et il dit à tout le monde son nom et son adresse! Ce pasteur sait tout à présent! Tout le pays saura demain ... Il m'a promis une vie exquise, un paradis, une maison de rêve, et nous sommes dans un inconfort dont vous n'avez aucune idée! Il partira chasser le lion. Il m'abandonnera. C'est un monstre!

HUBERT. — Allons, Charlotte!

CHARLOTTE. — Je vous ai dit de me laisser!

SÉRÉNA. — N'accablez pas Hubert, madame. Ses intentions, j'en suis certaine...

CHARLOTTE. — Je suis à bout de nerfs et de fatigue. A bout! Je n'en peux plus! Je n'en peux plus!

HUBERT. — Charlotte, au nom du Ciel, calmez-vous, ma chérie! Venez vous reposer dans votre chambre! Allons!

AXEL *rentrant.* — Une voisine m'a donné ceci.

Il montre un petit flacon.

CHARLOTTE, *vers lui.* — C'est vous, Axel! Il faut que je vous parle, Axel!

SÉRÉNA, *à Axel.* — Emmenez-la, monsieur Diensen.

AXEL. — Venez, Charlotte!

Sortent Charlotte et Axel.

HUBERT. — Vraiment, les femmes sont impossibles!

SÉRÉNA. — Elle est un peu nerveuse. Ce n'est pas surprenant. Dans les circonstances qu'elle traverse!

HUBERT. — Ce n'est pas vous qui allez prendre son parti!

SÉRÉNA. — Je suis pour la justice, Hubert. Vous n'êtes pas juste avec elle.

HUBERT. — Sincèrement, Séréna, comment la trouvez-vous?

SÉRÉNA. — Je vous l'ai dit, charmante.

HUBERT. — Vraiment?

SÉRÉNA. — La nuque est ravissante.

HUBERT. — Mais que pensez-vous d'elle, de sa nature de femme?

SÉRÉNA. — C'est difficile à dire. Elle n'a pas l'air sotte... Je ne crois pas qu'elle ait le caractère facile.

HUBERT. — Ah! vous trouvez aussi? Depuis notre départ, elle ne cesse de se plaindre.

SÉRÉNA. — Peut-être n'êtes-vous pas très adroit avec elle?

HUBERT. — Je suis aux petits soins pour elle! Sur le bateau... *(Regardant par la baie vitrée:)* Qu'est-ce qu'ils peuvent bien se dire là-bas? Ce Diensen m'agace à un tel point!...

SÉRÉNA. — Du calme, Hubert!

HUBERT. — Très franchement, dites-moi ce que vous pensez d'elle.

SÉRÉNA. — Au point où vous en êtes, Hubert, il vaudrait mieux ne pas vous poser trop de questions.

HUBERT. — Si je m'en posais?

SÉRÉNA. — Ce serait grave!

HUBERT. — Je m'en pose, précisément.

SÉRÉNA. — Vous n'avez pas pu vous tromper. Un homme comme vous ne se trompe pas! Vous n'êtes pas un enfant, vous savez ce que vous faites!

HUBERT. — Je me trompe très souvent justement! J'ai besoin de vous, Séréna, qui êtes beaucoup plus lucide et plus perspicace que moi.

SÉRÉNA. — Vous me flattez, Hubert.

HUBERT. — Je sais ce que je dis! Vous êtes la raison même. Tout le monde le reconnaît. Je fais appel à vous. Aidez-moi, Séréna! Conseillez-moi!

SÉRÉNA. — J'aurais scrupule, Hubert, à vous influencer. Je peux me tromper à mon tour.

HUBERT. — Vous la trouvez assez ordinaire, n'est-ce pas? Dites-le-moi! De votre part, cela ne m'affectera pas. Que pensez-vous exactement?

SÉRÉNA. — Je pense, Hubert, qu'un homme comme vous n'a qu'une parole. Supposez même que cette femme ne soit pas tout à fait ce que vous avez cru — il est certain que son caractère fait un peu peur — que vous vous soyez laissé prendre à des qualités extérieures, il vous est difficile maintenant...

HUBERT. — Quelle idée croyez-vous qu'ait ce Diensen, au fond?

SÉRÉNA. — M. Diensen est un brave homme qui redoute pour sa femme les réactions de son monde et les suites pour elle, à Boston, de sa fugue. Il souhaite la ramener chez elle avant que le bruit ne s'en répande.

HUBERT. — Ne croyez-vous pas, Séréna, que ce soit une assez bonne chance pour moi?

SÉRÉNA. — Peut-être. Si! Mais cette femme, qu'allez-vous lui dire?

HUBERT. — C'est délicat, oui, je sais bien. Que lui diriez-vous à ma place?

SÉRÉNA. — Vous avez de ces choses-là, Hubert, une expérience que je n'ai pas. Vous n'êtes jamais embarrassé, vous savez bien, quand c'est de parler qu'il s'agit.

HUBERT. — Sans doute, mais du diable

aujourd'hui... Je lui dirai, pour commencer, que je l'adore.

SÉRÉNA. — Pas mal. Mais après?

HUBERT. — Que je me suis aperçu qu'elle était très sensible et que je crains pour elle la réaction de Boston.

SÉRÉNA. — Je crois, oui, que cet argument...

HUBERT. — Que, d'autre part, la Reine...

SÉRÉNA. — L'argument de la Reine n'est pas mauvais non plus.

HUBERT. — Je vous le dois. C'est vous qui me l'avez fourni.

SÉRÉNA. — Je le crois bon. Mais puisque vous me consultez, à votre place je commencerais par ne rien lui dire du tout. Je la laisserais parler.

HUBERT. — Vous croyez?

SÉRÉNA. — Elle aura peut-être elle-même compris les risques qu'elle encourt. Elle voudra peut-être avoir l'air — l'amour-propre des femmes est si grand! — d'avoir elle-même renoncé... Cela faciliterait singulièrement les choses.

HUBERT. — Vous êtes l'intelligence même, Séréna!

SÉRÉNA. — Mais vous êtes sûr que vous ne tenez pas à elle, que vous n'agissez pas dans un moment d'humeur, que vous n'êtes pas plus épris d'elle que vous ne pensez?

HUBERT. — J'ai eu le meilleur d'elle à présent. Vous ne croyez pas?

SÉRÉNA *à la fois chagrine, amusée, apitoyée et cependant approbative, tourne les yeux vers le jardin.* — Ils se séparent. Rejoignez-la. Je vais appeler M. Diensen et le retenir un moment.

HUBERT. — Je vous dois une fameuse chandelle, Séréna!

SÉRÉNA. — Bonne chance, Hubert! Allez vite!

HUBERT. — Il n'y a que vous, Séréna, qui ayez jamais su m'aimer!

Hubert passe dans le jardin. Par la porte restée ouverte, Séréna appelle:

SÉRÉNA. — Monsieur Diensen! Monsieur Diensen!

AXEL, *entrant.* — Victoire, madame! Ma femme et moi nous reprenons le train pour Londres, tout à l'heure. Et si votre mari veut se mettre en travers, nous lui passerons sur le corps.

SÉRÉNA. — Lord Heronden, monsieur Diensen, ne se mettra pas en travers.

AXEL. — Vous l'a-t-il dit?

SÉRÉNA. — Il me l'a dit. Game, set et match, monsieur Diensen!

AXEL. — Permettez-moi, madame, de vous féliciter.

SÉRÉNA. — Et je vous félicite aussi, monsieur Diensen. *(Shake-hand énergique.)* Vous avez joliment bien fait de m'entraîner! Ce succès vous revient. C'est à votre énergie...

AXEL. — Et à votre finesse, madame. La chose n'était pas commode. Et sans vous...

SÉRÉNA. — L'important est que vous soyez content. Etes-vous content?

AXEL. — Certainement. Quoique... c'est singulier. On désire vivement une chose. On veut l'avoir. On va! On va!... Et une fois que c'est acquis... on cherche sa satisfaction. On ne la trouve pas. Il semble que tout le plaisir soit dans la course, dans la lutte, et que les buts soient décevants dès le moment qu'ils sont atteints.

SÉRÉNA. — Nous réagissons tous un peu de cette façon. C'est la vie. Je vous félicite tout de même!

AXEL. — Puis-je vous demander, à présent, ce que vous pensez de ma femme?

SÉRÉNA. — Je la trouve charmante!

AXEL. — Vraiment?

SÉRÉNA. — La nuque est ravissante.

AXEL. — Mais vous ne pensez pas que ce soit une mauvaise femme?

SÉRÉNA. — Oh! Quelle idée! Elle est comme la plupart des femmes, un peu enfant.

AXEL. — Oui? Vous pensez?

SÉRÉNA. — Il faut être indulgent aux femmes, monsieur Diensen. Votre femme a fait une erreur, vous l'avez pardonnée. Vous avez très bien fait.

AXEL. — J'ai pensé que c'était mon devoir.

SÉRÉNA. — Vous êtes un homme tout à fait bien, monsieur Diensen.

AXEL. — Me sera-t-il permis de vous rendre visite à Londres, lady Heronden?

SÉRÉNA. — Cela me paraît difficile. J'espère que nos deux tourtereaux vont oublier leur équipée. Il serait imprudent, je pense, d'édifier un pont entre nos deux foyers. N'est-ce pas votre avis?

AXEL. — Vous êtes la sagesse même... J'aurais aimé pouvoir vous revoir.

SÉRÉNA. — J'aurais moi-même aimé recevoir vos visites.

AXEL. — Mais vous prenez sans doute le même train que nous?

SÉRÉNA. — Non. Moi, je partirai demain, seulement demain.

AXEL. — Ainsi je dois, dès à présent, vous dire adieu?

SÉRÉNA. — Certainement, monsieur Diensen.

AXEL. — Je n'ai pas été trop ennuyeux pendant le voyage? Je ne vous ai pas assommée avec mes histoires de percements de montagnes, de luttes contre les Indiens, de villes créées en quelques mois?

SÉRÉNA. — Vous m'avez charmée au contraire! J'ai tant aimé ces choses-là quand j'étais une petite fille. Mon héros, c'était Livingstone. Quand il est mort, j'ai sangloté pendant trois jours.

AXEL. — Vous deviez être une adorable petite fille!

SÉRÉNA. — Oh! Pas du tout! J'étais affreuse. J'étais maigre comme un coucou. J'avais d'énormes nattes et de tout petits yeux.

AXEL. — Ils ont repris de l'avance, vos yeux!

SÉRÉNA. — Vous n'y connaissez rien du tout. Je n'ai de bien que mes épaules et ma taille.

AXEL. — C'est vrai que vous avez une bien jolie taille!

SÉRÉNA. — Vous avez mis du temps à vous en rendre compte!

AXEL. — Quand je ne parle pas de chemins de fer, madame, je ne sais plus rien dire. Tout le long de notre voyage, je me suis senti intimidé comme un petit garçon.

SÉRÉNA. — Chaque fois que nous traversons des moments un peu difficiles, nous retrouvons une sensibilité d'enfant.

AXEL. — Venez dans mon pays, madame. Je serai plus à mon aise, là-bas. Je ferai chauffer pour vous un joli train spécial qui vous emmènera dans le Nord et dans l'Ouest. Georges Pullmann a construit des wagons étonnants, munis de merveilleux fauteuils. On vous y servira des céleris glacés, et vous verrez le Nouveau Monde défiler devant vous à longueur de journée.

SÉRÉNA. — Je n'oublierai jamais cette invitation, même si les circonstances m'empêchent de m'y rendre.

AXEL. — C'est quelque chose, vous savez, que l'Amérique!...

Entrent Charlotte, habillée, chapeautée et voilettée, et Hubert, portant son important et luxueux sac de voyage.

CHARLOTTE, *elle fait à Séréna un salut assez froid.* — Voici votre mari, madame. Je vous le rends! Dieu m'a heureusement ouvert les yeux.

SÉRENA. — Il faut s'incliner devant Dieu, madame Diensen.

CHARLOTTE. — Il eût été dommage d'abattre une aussi imposante façade que celle de votre maison. Je m'excuse de l'avoir quelque peu lézardée!

SÉRÉNA. — Ne vous mettez pas en peine, madame Diensen. Elle est plus solide qu'il ne semble. Il n'y paraîtra bientôt plus. Je vous souhaite un bon voyage.

CHARLOTTE, *sèchement.* — Je vous remercie! *(A son mari:)* Arrivez-vous?

AXEL, *prenant des mains d'Hubert le sac de voyage de Charlotte.* — Vous permettez? *(Se retournant vers Séréna:)* Adieu, madame. *(Montrant Charlotte:)* Excusez-la. *(Il s'incline très bas, et dit avec une chaude conviction, gravement:)* Croyez à mon profond respect.

SÉRÉNA. — J'y suis infiniment sensible. Adieu, monsieur.

Les deux hommes se font l'un à l'autre un petit salut très sec de la tête. Sortie de Charlotte et d'Axel.

SÉRÉNA. — Mes félicitations, Hubert. Cette rupture ne vous a pas donné trop de peine?

HUBERT. — J'ai été net!

SÉRÉNA. — J'étais certaine que vous réussiriez très bien. Elle ne s'est pas trop rebellée?

HUBERT. — Elle n'a pas voulu que j'indispose la Reine.

SÉRÉNA. — C'est très gentil de sa part.

HUBERT. — Qu'allez-vous faire maintenant?

SÉRÉNA. — Rentrer à Londres, évidemment! Qu'est-ce que vous voulez que je fasse? Et vous, vos intentions?

HUBERT. — Moi? Rentrer avec vous. Je ne vais pas vous laisser seule.

SÉRÉNA. — C'est très aimable à vous, Hubert. Il y a des années, je crois, que nous n'avons pris le train ensemble.

HUBERT. — Excusez-moi de vous presser. Mais si vous désirez prendre le train ce soir...

SÉRÉNA. — Nous nous cognerions aux Diensen. Nous partirons demain, Hubert, si vous n'avez pas d'objections.

HUBERT. — Mais qu'allons-nous faire jusqu'à demain, dans cet impossible pays?

SÉRÉNA. — Nous nous promènerons, nous causerons, ce qui ne nous arrive jamais. Et puis nous aurons, à quatre heures, cette vente de charité. N'avons-nous pas promis à ce M. Spevin?

HUBERT. — Au diable, ce Spevin!

SÉRÉNA. — Hubert! La charité! Vous oubliez la charité! On compte sur vous pour le speech!

HUBERT. — Pour le speech?

SÉRÉNA. — On vous demandera un speech, c'est évident.

HUBERT. — Vous croyez?

SÉRÉNA. — Quelle aubaine pour ces gens! Pensez donc!

HUBERT. — Que diable vais-je pouvoir leur dire?

SÉRÉNA. — M. Spevin vous a fourni lui-même un thème : ce petit îlot britannique battu par les flots étrangers...

HUBERT. — C'est une idée!... Je vois la chose... *(Il prend un ton et une attitude d'orateur.)* Ladies and Gentlemen...

SÉRÉNA. — Et le Révérend? Vous oubliez le Révérend!

HUBERT. — Vous êtes une femme insupportable, Séréna. Vous ne cessez d'avoir raison!

SÉRÉNA. — J'essaierai quelquefois, à présent, d'avoir tort pour être moins lassante, Hubert!

HUBERT. — Your Reverence, Ladies and Gentlemen, my friends, I am very glad today...

RIDEAU

ACTE III

PREMIER TABLEAU

Hôtel des Heronden, à Belgrave-Square. Le boudoir de Séréna, le décor du deuxième tableau du 1er acte.

HARRIETT. — Vous semblez triste, Séréna.

SÉRÉNA. — Moi? Quelle idée! Je n'ai aucune raison de l'être.

HARRIETT. — On ne sait jamais avec vous. Vous est-il arrivé quelque chose de désagréable?

SÉRÉNA. — Non. J'ai vu ce matin M. Disraëli passer sur le mail en voiture. Il était un peu jaune. Mais cela ne m'a pas troublée outre mesure. En somme, il y a des années, n'est-ce pas, qu'il est un peu jaune?

HARRIETT. — Laissons M. Disraëli. Où avez-vous déjeuné?

SÉRÉNA. — A Kensington, avec Etta. Il y avait là Ronald, Elisabeth, et ce jeune homme aussi de l'Ambassade d'Allemagne dont je ne peux retenir le nom.

HARRIETT. — Gerhardt von Spiegel. On le rencontre partout. On le dit très intelligent.

SÉRÉNA. — Il a eu la discrétion de n'en rien laisser paraître. Il a énormément mangé et n'a cessé de discuter la nouvelle coiffure de la princesse de Wale qui porte maintenant sa frange sur le front un centimètre et demi plus longue.

HARRIETT. — Qu'est-ce que vous avez fait après ce déjeuner?

SÉRÉNA. — Je suis rentrée. Mlle Francis m'attendait pour me faire les ongles. Voyez! Elle a vraiment beaucoup de talent.

HARRIETT. — C'est-à-dire que je ne sais pas ce que nous deviendrions sans elle. Et quelle source d'informations!

SÉRÉNA. — Vraiment?

HARRIETT. — Elle n'ignore rien de ce qui se passe à Londres. C'est elle, il y a juste un an, qui, la première, m'a parlé de cette histoire Diensen.

SÉRÉNA. — De cette histoire Diensen?

HARRIETT. — Mais oui, vous savez bien! Mme Diensen avait filé et s'était installée dans le Midi de la France avec un certain M. Baxter-Ellis. Son mari est allé l'y retrouver et est parvenu à la ramener de force au domicile conjugal. Il y a eu des scènes épouvantables, ils en sont venus aux coups, paraît-il. Le mari et l'amant ont failli s'entre-tuer. Diensen a réussi à étouffer l'affaire, mais de justesse.

SÉRÉNA. — Mais comment Mlle Francis a-t-elle eu vent de cette histoire?

HARRIETT. — Par la femme de chambre de Mme Diensen, Lisbeth. Vous ne saviez pas?

SÉRÉNA. — Non. Je suis d'une grande innocence, vous voyez! Je croyais que ce couple Diensen s'entendait admirablement.

HARRIETT. — Vous les connaissiez cependant!

SÉRÉNA. — Si peu!

HARRIETT. — J'ai rencontré ce Diensen ici-même, il y a juste un an. Vous ne vous en souvenez pas?

SÉRÉNA. — Si, vaguement.

HARRIETT. — Vous ne sentiez pas que ce ménage ne marchait pas?

SÉRÉNA. — Il ne marchait pas?

HARRIETT. — Pas du tout! Mon sentiment est que ce Diensen est un assez drôle de bonhomme. Mlle Francis affirme qu'ils sont en instance de divorce, peut-être même divorcés et qu'il lui a abandonné toute sa fortune.

SÉRÉNA. — C'est généreux de sa part!

HARRIETT. — Oh! Généreux! Tous ces Américains sont fous. Elle le quitte : il court après elle. A peine lui est-elle rendue qu'il donne toute sa fortune pour s'en débarrasser. Elle est rentrée dans sa famille, à Boston.

SÉRÉNA. — C'était la sagesse.

HARRIETT. — Toute ma sympathie, entre nous, est pour elle. Vous ne trouvez pas cet homme affreusement ennuyeux!

SÉRÉNA. — Mortellement ennuyeux.

HARRIETT. — Je vous dirai que les gens ennuyeux me font horreur!

SÉRÉNA. — Et à moi donc!

HARRIETT. — Qu'est-ce qu'Hubert pensait de ce Diensen? Il le supportait?

SÉRÉNA. — Oui, je crois. Il le faisait parler chemins de fer et le trouvait intéressant. Reprendrez-vous de ce gâteau au chocolat? Il

vient de chez Buzard. Je le trouve exquis. Pas vous?

HARRIETT. — Délicieux. Que fait Hubert en ce moment?

SÉRÉNA. — Vous pourriez le demander à Mme Francis. Elle doit certainement le savoir.

HARRIETT. — Soyez sérieuse, Séréna. Est-ce qu'il n'est pas question, en ce moment, d'un voyage pour lui?

SÉRÉNA. — Rien d'impossible! Les projets d'Hubert, vous savez, sont soumis à des fluctuations. Aussi ne me les confie-t-il que quand ils sont définitivement arrêtés, c'est-à-dire au dernier moment. Cela vaut beaucoup mieux, n'est-ce pas?

HARRIETT. — Qu'il parte! Qu'il s'en aille! On lui souhaite bon voyage!

SÉRÉNA. — Vous avez une façon de l'expédier, Harriett! Vous souhaitez le voir partir?

HARRIETT. — Ne faites pas semblant de ne pas comprendre.

SÉRÉNA. — Je ne fais semblant de rien. Je ne comprends pas.

HARRIETT. — Vraiment!

Petit rire.

SÉRÉNA. — Un peu plus de thé?

HARRIETT. — Merci, non. A vous, je dis tout, n'est-ce pas? Hubert a, paraît-il, une nouvelle amie.

SÉRÉNA. — Cela ne m'étonnerait pas. Hubert aime le nombre.

HARRIETT. — Une petite femme brune, très vivante, très entreprenante, très sportive, Mme Mallory.

SÉRÉNA. — Elle est bien?

HARRIETT. — C'est une Irlandaise. Et son mari aussi est Irlandais, je crois. On dit qu'ils ont pas mal roulé. Barrington les a rencontrés en Egypte, l'année dernière. Ils n'avaient pas une excellente réputation.

SÉRÉNA. — Ah! Pourquoi donc?

HARRIETT. — On le disait dénué de scrupules en affaires.

SÉRÉNA. — Sa femme vaut peut-être mieux que lui.

HARRIETT. — C'est ce que je ne crois pas, justement!

SÉRÉNA. — Ah! Pauvre Hubert!

HARRIETT. — On la dit légère, très légère. Sérieusement, Hubert ne vous a pas parlé d'un voyage qu'il compterait faire tout prochainement?

SÉRÉNA. — Il paraissait assez occupé, ces temps-ci, de son vestiaire.

HARRIETT. — Il va s'en aller, je vous dis!

SÉRÉNA. — Vous m'y faites songer. C'est probable, en effet.

Elle rit.

HARRIETT. — Qu'est-ce qui vous fait rire?

SÉRÉNA. — Rien. Je me sens gaie. Toute la journée, je me suis sentie gaie, Harriett. Votre chapeau est ravissant. Il est nouveau?

HARRIETT. — Vous ne changez pas, Séréna. Vos réactions ne sont jamais celles qu'on attend. Je crois que vous le faites exprès pour m'agacer!

SÉRÉNA. — Vous ne voulez vraiment plus de ce gâteau, Harriett?

HARRIETT. — Je m'en vais!

SÉRÉNA. — Quelle brusquerie!

HARRIETT. — N'avez-vous pas à faire?

SÉRÉNA. — Je pars pour Heronden tout à l'heure.

HARRIETT. — Pour longtemps?

SÉRÉNA. — Le week-end, comme chaque semaine. Mais j'ai encore un petit moment. Allons! Rasseyez-vous un peu. Vous n'avez pas une autre histoire de manucure?

HARRIETT. — Celle que je viens de vous raconter ne vous suffit pas?

SÉRÉNA, *brusquement.* — Au revoir, Harriett.

HARRIETT, *piquée.* — Vous me congédiez?

SÉRÉNA. — Vous m'avez dit que vous partiez. Je vous dis au revoir.

HARRIETT. — Vous me dites au revoir sur un ton!

SÉRÉNA. — Vous ai-je encore blessée, Harriett? Je n'ai pas de chance, décidément. Pardonnez-moi!

HARRIETT. — Qu'avez-vous? Vous avez des larmes dans les yeux!

SÉRÉNA. — C'est le chagrin de vous avoir blessée, Harriett.

HARRIETT. — Vous n'êtes pas malheureuse au moins? Vous le jurez?

SÉRÉNA. — Je vous répète qu'aujourd'hui je me sens gaie comme un pinson. *(Voyant entrer Hubert:)* Ah! C'est Hubert!

HUBERT. — Vous êtes ici, Séréna! Bonjour, Harriett.

HARRIETT. — Bonjour, Hubert.

SÉRÉNA, *à Hubert.* — Etes-vous surpris de me voir ici? Je suis toujours ici à cette heure, vous le savez bien.

HUBERT. — Je craignais que vous ne fussiez partie pour Heronden.

SÉRÉNA. — Vous avez l'air tout à la fois de me chercher et de ne pas avoir envie de me trouver. Je partirai pour Heronden un peu plus tard.

HUBERT. — Pourquoi si tard? Je vous demande pardon, Harriett.

HARRIETT. — Faites, Hubert, je vous en prie!

HUBERT. — Vous arriverez bien tard, là-bas.

SÉRÉNA. — Qu'importe. C'est pleine lune. On verra très clair.

HUBERT. — Il peut y avoir du brouillard ou une forte brume marine. C'est fréquent à cette époque-ci.

SÉRÉNA. — Il n'y en aura pas cette nuit.

HUBERT. — Vous en êtes sûre? Vous êtes une organisatrice parfaite. Mais je ne pense pas que vous commandiez aux éléments.

SÉRÉNA. — Vous avez l'air d'assez méchante humeur, Hubert. Que se passe-t-il?

HUBERT. — Je suis d'excellente humeur. Un peu bousculé simplement. *(A Harriett, qui fait mine de prendre congé:)* Restez, Harriett, je m'en vais. J'ai pas mal de choses à faire avant le dîner, des préparatifs. Je... m'absente.

SÉRÉNA. — Ah! Pour longtemps?

HUBERT. — Mon ami Mallory... Je vous ai

parlé de lui. Un Irlandais, très grand chasseur.

SÉRÉNA. — Tous les Irlandais sont chasseurs.

HUBERT. — Chasseurs de loups.

SÉRÉNA. — Tiens!

HUBERT. — Il m'emmène.

SÉRÉNA. — En... Birmanie?

HUBERT. — Non. Dans le Caucase.

HARRIETT. — Ce pays de loups!

HUBERT. — C'est dans les pays de loups qu'on chasse les loups, Harriett.

SÉRÉNA. — Vous partez pour longtemps?

HUBERT. — Oui, pour assez longtemps.

HARRIETT. — Vous aimez assez ce Mallory pour vivre longtemps avec lui, si longtemps, dans une intimité totale?

HUBERT. — C'est un délicieux garçon. Je regrette beaucoup, Séréna, de n'avoir pas eu l'occasion de vous le présenter.

HARRIETT. — Vous gèlerez, Hubert, dans ce Caucase.

HUBERT. — J'aime le froid.

HARRIETT. — Vous vous plaigniez pourtant du froid, l'année dernière, rappelez-vous, et l'hiver n'était pas tellement rigoureux.

HUBERT. — Je déteste le froid de Londres. J'aime le froid sec, les grands froids secs.

HARRIETT. — Vous n'avez plus vingt ans, Hubert!

HUBERT. — Je n'ai plus vingt ans, mais je ne suis pas une poule mouillée. Je n'ai plus vingt ans, mais justement! Je veux pouvoir utiliser ce qu'il me reste de jeunesse. Notre vie de Londres m'assomme. J'y étouffe. J'ai besoin de m'emplir les poumons d'un air plus pur et plus salubre, de me laver les yeux devant des horizons, d'avoir, le jour, des grands espaces à franchir et de dormir, la nuit, auprès d'un feu de camp, sous les étoiles!

HARRIETT. — Espérons que les nuits seront douces sous ces étoiles!

HUBERT. — Elles ne seront pas douces! Elles seront dures, glacées, terribles. Elles ne seront pas douces!

SÉRÉNA. — Ne vous fâchez pas contre Harriett. Elle ne pense qu'à votre bien.

HUBERT. — Je sais. Vous ne pensez qu'à mon bien toutes les deux. Mais je n'ai pas besoin de nourrice.

SÉRÉNA. — Ne le contrarions pas, Harriett. Il faut avouer que la vie ici n'est pas bien drôle! Les serviteurs avec lesquels il faut compter, dont on se sent toujours plus ou moins responsables et qui finissent par prendre une place excessive dans votre vie, ces obligations mondaines, ces relations usées qu'on ne renouvelle pas, ces ennuyeux dîners chez la Reine... Mettons-nous à la place d'Hubert!... Il faut aller vers ce qu'on aime et faire ce qu'on a envie de faire.

HARRIETT. — Si vous approuvez ce départ, je n'ai rien à dire. Tout est pour le mieux. Je vous laisse.

HUBERT. — Non. Restez, Harriett!

HARRIETT. — Je partais quand vous êtes entré. Il faut vraiment que je m'en aille.

HUBERT. — Un dernier mot à Séréna... (*Et comme Harriett fait mine de s'écarter:*) qui n'a rien de confidentiel, et je pars avec vous!

SÉRÉNA. — Laissez partir Harriett, Hubert. Elle vous dit qu'elle est pressée. Peut-être, moi aussi, ai-je un mot à vous dire.

HARRIETT. — Au revoir, Hubert. Réfléchissez encore un peu. Je déteste votre Caucase. Quand revenez-vous, Séréna?

SÉRÉNA. — Mardi, je pense.

HARRIETT. — A mardi donc!

Elle sort.

SÉRÉNA. — Du thé, Hubert?

HUBERT. — Vous savez bien que je ne prends jamais de thé.

SÉRÉNA. — Qu'était-ce que ce mot qu'il vous restait à me dire?

HUBERT. — Ma foi, je ne sais plus...

SÉRÉNA. — Il vous fallait pour me le dire la présence d'Harriett, peut-être? Vous fais-je peur quand nous sommes seuls? Pauvre Hubert, enchaîné à un dragon!

HUBERT. — Vous n'êtes pas un dragon. Vous êtes une femme très sage, respectueuse de l'opinion, des idées reçues, et qui déteste l'aventure. Je sens très bien que mon projet vous contrarie.

SÉRÉNA. — Ai-je montré de l'amertume?

HUBERT. — Oui, vous faites un louable effort pour me la dissimuler, mais je la sens. Avez-vous tant besoin de moi? Vous manquerai-je tant, une fois parti?

SÉRÉNA. — Il y a si longtemps, Hubert, que vous me manquez!

HUBERT. — Vous voyez bien que ce départ vous contrarie!

SÉRÉNA. — Pourquoi ce qui vous fait plaisir me contrarierait-il, Hubert? J'ai seulement un peu peur pour vous de ce... couple Mallory.

HUBERT. — Encore! Ce Mallory est un garçon parfait! Il a de l'esprit, de la gaîté. Il est très riche. Il a une femme intelligente...

SÉRÉNA. — Je devine un soupçon d'envie dans votre voix. Trouvez-vous votre femme stupide?

HUBERT. — J'ai pour votre nature et votre caractère, je viens de le dire, le plus profond respect.

SÉRÉNA. — Mais, se mêle-t-il un peu d'affection à ce respect?

HUBERT. — En doutez-vous?

SÉRÉNA. — Mis à part le triste incident de l'année dernière, nos longues années de vie commune ont-elles eu pour vous quelque agrément?

HUBERT. — Sans doute!

SÉRÉNA. — Quelle chaleur! Enfin, franchement, me délivreriez-vous un bon certificat: épouse honnête, fidèle, laborieuse...

HUBERT. — Où voulez-vous en venir?

SÉRÉNA. — A rien. Simple rapide tour d'horizon intérieur. Besoin de faire le point.

HUBERT. — De quoi?

SÉRÉNA. — Des recettes et des dépenses,

des profits et des pertes. Toute affaire bien dirigée exige qu'une fois au moins par an on en fasse le bilan.

HUBERT. — Je regrette d'être un peu pressé.

SÉRÉNA. — Comme il est difficile de parler avec vous! Le grave, dans les unions qui ont pris un peu d'âge, c'est cette difficulté qu'on a à se parler.

HUBERT. — Bonsoir, Séréna.

SÉRÉNA, *à Catchpole qui entre.* — Qu'est-ce, Catchpole? *(Retenant Hubert:)* Un instant, Hubert!

CATCHPOLE, *qui apporte une lettre sur un plateau.* — Pour madame la Marquise!

SÉRÉNA. — C'est bien, Catchpole.

Elle pose la lettre sur la table sans l'ouvrir.

CATCHPOLE. — Cette personne dit qu'il y a une réponse.

SÉRÉNA, *avec hauteur.* — Cette personne croit qu'il y a une réponse!... Je sonnerai.

HUBERT. — Voyez ce qu'on vous veut!

SÉRÉNA. — Quelque solliciteur! *(Elle prend la lettre et la décachette distraitement.)* Il attendra! *(Et comme Hubert fait de nouveau mine de sortir:)* Vous saisissez tous les prétextes pour partir! Je suis si ennuyeuse que ça?... Vous ne vous rappelez vraiment pas ce qu'il vous restait à me dire?

HUBERT. — Non. Pas du tout.

SÉRÉNA. — Cherchez un peu! *(Elle jette les yeux sur la lettre.)* C'est singulier! Devinez qui m'écrit! M. Diensen!

HUBERT. — Diensen!

SÉRÉNA. — Il est en bas.

HUBERT. — Il a de l'aplomb! Qu'a-t-il à faire ici?

SÉRÉNA. — Il aimerait pouvoir me dire un mot urgent.

Elle tend la lettre à Hubert qui la repousse dédaigneusement.

HUBERT. — Vous n'allez pas le recevoir!

SÉRÉNA. — On dit qu'ils viennent de divorcer. Le saviez-vous?

HUBERT. — Grand bien leur fasse!

SÉRÉNA. — Cela ne vous intéresse pas ce que cette femme est devenue?

HUBERT. — Pas le moins du monde. Je me fiche également de la dame et du monsieur.

SÉRÉNA. — Oh! Hubert! Une personne pour laquelle vous aviez tout quitté, y compris moi, peut vous être devenue à ce point indifférente?

HUBERT. — C'est vous-même qui m'avez dit qu'elle n'avait aucun intérêt! Recevez ce Diensen, puisque ça vous amuse!

Il fait un pas vers la porte.

SÉRÉNA. — Vous êtes décourageant, Hubert! *(Hubert sort. Cependant elle a sonné. A Catchpole qui entre:)* Introduisez! *(Axel entre.)* Entrez, monsieur Diensen. Enchantée de vous voir!

AXEL. — Je vous demande pardon, madame. Je manque à tous mes engagements. Vous m'aviez demandé de ne jamais venir vous voir.

SÉRÉNA. — Vous avez sûrement une excellente raison de manquer à cet engagement.

AXEL. — Une assez bonne raison pour moi. Je ne suis pas sûr qu'elle soit également bonne pour vous. Nos points de vue ne sont pas les mêmes.

SÉRÉNA. — Je suis sûre que je vais comprendre immédiatement votre point de vue!

AXEL. — Je vais quitter Londres, madame. Pas seulement Londres, mais l'Europe.

SÉRÉNA. — Définitivement?

AXEL. — Oui. Je suis divorcé.

SÉRÉNA. — On m'en avait dit quelque chose. Mais cela m'avait étonnée. Ne teniez-vous pas le mariage pour une institution qu'il importait de maintenir, fût-ce contre vents et marées?

AXEL. — Je m'étais en effet européanisé. Peut-être, au contact de ma femme, étais-je devenu quelque peu snob. Un Américain en Europe a toujours peur de manquer de nuances. Cette façon expéditive que nous avons en Amérique de divorcer, avait fini par me paraître inconvenante. J'ai voulu être plus nuancé, à votre image. J'ai cru qu'être indulgent, qu'être compréhensif, me ferait pardonner par ma femme cette rudesse qu'elle me reprochait. C'est le contraire qui est arrivé. En courant après elle et en passant l'éponge sur ses divagations, j'ai perdu le peu de prestige que j'avais encore à ses yeux. Elle ne s'adressait plus à moi qu'avec une hauteur méprisante. Elle a fini par m'agacer. Je m'en suis voulu à moi-même d'avoir témoigné d'une faiblesse qui n'était pas dans mon caractère. J'ai le regret d'être obligé de confesser que ma nature a brusquement repris le dessus, qu'un jour je suis sorti violemment de mes gonds...

SÉRÉNA. — Monsieur Diensen!

AXEL. — Au vrai, madame, ce ne fut pas une mauvaise chose. Nous nous sommes mis immédiatement d'accord pour une séparation dont, par chance, les gens de Boston n'ont pas mal accueilli l'annonce. On n'avait jamais fait grand cas de moi là-bas. Charlotte s'est réinstallée dans sa famille. Je crois que c'est bien pour elle, et bien aussi pour moi.

SÉRÉNA. — Je ne suis pas éloignée de le croire, monsieur Diensen. Est-il vrai que vous ayez entièrement abandonné votre fortune?

AXEL. — Oui, madame. Elle aime le luxe et moi, le luxe m'insupporte. Gagner de l'argent pour moi n'est pas très difficile. Ce que je trouve très difficile c'est de le dépenser. Ça me fatigue, ça ne me procure aucun plaisir et ça me fait perdre du temps. Manque d'éducation, je pense, ou manque de dons. J'ai en effet laissé ma fortune à ma femme. Je me sens ainsi plus léger, plus jeune aussi. Ça rajeunit singulièrement d'être obligé de recommencer à zéro. Je m'endormais. Précisément, on me demande le tracé d'une ligne de chemin de fer qui reliera le Wisconsin à l'Orégon. Ce sera une diable de ligne où je compte mettre en service un nouveau modèle de motrice. Je vous dirai que j'aime énormé-

ment le neuf. J'ai le plus grand respect pour vos institutions, vos monuments, mais je les trouve vieux. Il y a dans le neuf au contraire quelque chose qui m'électrise. Dans mon pays, on peut faire du neuf à son aise. Nos possibilités de neuf sont infinies. L'avenir est ouvert, comme l'espace. Je crois que l'Amérique un jour vous étonnera.

SÉRÉNA. — Je le crois aussi, monsieur Diensen.

AXEL. — J'y retourne, madame. Avant de quitter Londres, j'ai voulu faire une tournée d'adieu. Mais je me suis aperçu qu'il n'y avait personne, parmi tant de brillantes connaissances, à qui j'eusse réellement envie de dire adieu. La seule image précieuse que j'emporte avec moi, c'est la vôtre. Le seul souvenir auquel je tienne, c'est celui de ces vingt-quatre heures vécues près de vous l'an dernier. A vous, seulement, j'avais besoin de dire adieu. Voilà pourquoi je me suis permis...

SÉRÉNA. — C'est vraiment très charmant à vous, monsieur Diensen, et ce que vous me dites me touche infiniment. Je vous souhaite de nouvelles et de grandes entreprises, de grandes réussites aussi : mais il ne faut pas rester seul! Vous n'êtes pas d'âge à rester seul. Vous trouverez sûrement là-bas une personne avec laquelle vous saurez refaire votre vie, et le bonheur vous sourira.

AXEL. — Il est trop tard, madame, j'ai quarante-quatre ans.

SÉRÉNA. — Trop tard à quarante-quatre ans!

AXEL. — Pour une femme, en Amérique, un homme est vieux à quarante-quatre ans.

SÉRÉNA. — Il n'est pas vieux, monsieur Diensen, en Angleterre. J'en ai trente-neuf. Je suis donc bien plus vieille que vous et je ne me considère pas comme une vieille femme. Vous venez de me dire : ça rajeunit singulièrement d'être obligé de recommencer à zéro. C'est ce sentiment-là le vrai, n'en doutez pas!

AXEL, *se levant.* — Je suis heureux, madame, de vous avoir revue!

SÉRÉNA. — Revenez me voir, monsieur Diensen. Je serais enchantée d'avoir une plus longue conversation avec vous. Vous me parlerez de cette nouvelle ligne.

AXEL. — C'est que je pars ce soir, madame!

SÉRÉNA. — Ce soir?

AXEL. — Mais oui! Je voulais, si j'avais la chance d'être reçu, que rien ne s'interposât plus entre l'image qu'ainsi j'emporterais de vous et la minute de mon départ. Je prends ce train de sept heures trente qu'un soir nous avons pris ensemble. J'embarque au Havre après-demain. Voilà pourquoi, indiscrètement, ma lettre réclamait, si possible, l'urgence.

SÉRÉNA. — C'était dangereux, monsieur Diensen, de venir le dernier jour et au dernier moment. Vous pouviez ne pas me trouver. Une demi-heure plus tard vous ne m'auriez pas trouvée. J'allais partir pour Heronden.

AXEL. — Je ne suis pas tout à fait sûr de n'avoir pas un peu souhaité votre absence. Vous pouviez ne pas me recevoir, ou me recevoir froidement, avec cette politesse glacée des personnes de votre monde. A vous dire le vrai, je n'aurais pas aimé cela.

SÉRÉNA. — Me croyiez-vous vraiment capable de vous traiter ainsi?

AXEL. — Je ne suis pas un homme du monde...

SÉRÉNA. — Vous êtes un parfait galant homme.

AXEL. — Vous êtes indulgente, madame. Je vous en suis profondément reconnaissant. Je n'ai pas fait de trop grosses gaffes, ni dit de trop grosses bêtises. J'ai eu de la chance! Permettez-moi de me retirer.

SÉRÉNA, *rêveuse tout à coup.* — Le train de sept heures trente! C'est singulier! *(Elle promène ses yeux autour d'elle avec un demi-air de rêve.)* On a l'impression quelquefois de revivre des heures qu'on a déjà vécues, comme si la vie recommençait. N'avons-nous pas déjà vécu cet instant-ci?

AXEL. — Adieu, madame.

SÉRÉNA. — Adieu? Nous nous sommes déjà dit adieu il y a un an, et la vie, vous voyez, nous a de nouveau réunis. Qui sait si, une fois encore...

AXEL. — Je vais cette fois dans des contrées où je doute fort que vous conduisent vos promenades.

SÉRÉNA. — Vous m'avez offert, l'an dernier, de me présenter l'Amérique dans un wagon de Georges Pullmann. L'invitation a-t-elle cessé d'être valable?

AXEL. — Invitation bien téméraire!

SÉRÉNA. — Pourquoi? Sait-on? *(Elle regarde la pendule.)* Mais il vous reste peu de temps. Je vous retiens...

AXEL. — Il me reste une heure. J'ai plus de temps qu'il ne m'en faut. On a toujours un peu trop de temps quand on est seul.

SÉRÉNA. — Je voudrais vous savoir heureux, monsieur Diensen.

AXEL. — Je ne suis pas malheureux, madame. Et même...

SÉRÉNA. — Et même?

AXEL. — Je vous remercie de votre accueil, madame.

Il sort vivement. Séréna va à la fenêtre, s'y attarde un instant, rêveuse, revient à son bureau, écrit une lettre, et sonne. Catchpole entre.

SÉRÉNA. — Catchpole, M. le Marquis est-il déjà parti?

CATCHPOLE. — Il part, madame. Il vient de finir de s'habiller.

SÉRÉNA. — Courez, Catchpole! Rattrapez-le! Dites-lui qu'il faut absolument que je lui dise encore un mot. *(Catchpole sort. Séréna relit sa lettre, la cachette. Entre Hubert, en habit.)* Je suis insupportable, Hubert. Pardonnez-moi! Un seul mot! Cette chose que vous aviez à me dire, dont vous ne vous souveniez plus, est-ce que ce n'était pas la date de votre départ?

HUBERT. — Au fait, si !

SÉRÉNA. — Vous partez quand?

HUBERT. — Je pars lundi.

SÉRÉNA. — On ne vous verra donc pas demain à Heronden?

HUBERT. — Non. Je veux assister moi-même à l'emballage de mes fusils.

SÉRÉNA. — J'ai donc bien fait de vous rappeler. Nous ne nous serions pas revus.

HUBERT. — Vous savez bien que j'ai horreur des au revoir.

SÉRÉNA. — Vous m'auriez laissé un petit mot, Hubert, selon votre habitude... Et c'est une décision tout à fait arrêtée? Rien ne peut plus vous faire revenir, à présent, sur cette décision?

HUBERT. — C'est pour éviter cette question que j'étais résolu à filer à l'anglaise, comme disent les Français.

SÉRÉNA. — Je comprends! Pas d'au revoir donc et pas de questions! Voici un petit mot pour vous.

HUBERT. — Pour moi? De qui?

SÉRÉNA. — De moi, Hubert, de votre femme. Tenez! *(Elle lui remet la lettre qu'elle vient d'écrire. Il veut l'ouvrir.)* Non! S'il vous plaît, ne l'ouvrez pas ici. Pas à présent. Vous l'ouvrirez lundi, dans votre train.

HUBERT. — Enfantillage!

Il met la lettre dans sa poche. Il va sortir.

SÉRÉNA. — Hubert! Hubert!... *(Il se retourne.)* Je vous souhaite très vivement, Hubert, sans vouloir jouer les nourrices, que tout se passe bien pour vous. Je vous le souhaite de tout mon cœur. Vraiment de tout mon cœur!

Elle l'embrasse sur la joue.

HUBERT, *surpris.* — Moi aussi, Séréna, je souhaite de tout mon cœur que tout se passe bien pour vous.

Il sort. Séréna sonne. Entre Catchpole.

SÉRÉNA. — Catchpole, mon sac pour Heronden doit être prêt. Descendez-le et que Betty vienne m'aider à m'habiller immédiatement.

Catchpole salue et sort. Séréna jette un coup d'œil sur la pendule, et se dirige vers sa chambre.

RIDEAU

TABLEAU II

Le buffet de la gare de Calais tel qu'on l'a vu au premier acte.
M. Spevin entre et s'asseoit à la même table qu'au premier acte.

SPEVIN. — Mademoiselle! C'est encore moi!

LA SERVANTE, *s'approchant.* — Thé, chocolat, croissants, monsieur?

SPEVIN. — Mon révérend! Mon révérend!... Vous ne me reconnaissez pas? Je me suis arrêté ici il y a exactement un an.

LA SERVANTE. — Nous voyons passer beaucoup de monde. Combien de croissants?

SPEVIN. — J'allais à Nice. Vous m'avez offert ici même ces mêmes croissants. Ils étaient excellents. Je regagne l'Angleterre et ne suis pas fâché de leur redire un mot. A quelle heure, je vous prie, mademoiselle, le bateau?

LA SERVANTE. — Neuf heures. Thé? Café?

SPEVIN. — Chocolat! Le thé français, soit dit entre nous, ne vaut pas cher. A Nice, M^me^ Spevin le trouvait détestable.

Entre Dorothy. La servante s'éloigne.

DOROTHY. — Nous laisserez-vous seules, Edgar, à chaque arrêt?

SPEVIN. — Le voyage me creuse toujours, et les buffets des gares sont faits pour qu'on s'en serve!

DOROTHY. — J'ai laissé Gwendolyn en larmes sur le quai. Elle dit que son sac est perdu.

SPEVIN. — Pourquoi ce sac serait-il perdu?

DOROTHY. — Gwendolyn dit qu'il est perdu.

SPEVIN. — Ce sac ne peut être perdu. S'il est perdu, il se retrouvera. J'ai mis moi-même une étiquette sur chaque colis.

DOROTHY. — Une étiquette peut se détacher!

SPEVIN. — J'ai attaché ces étiquettes de telle façon, qu'elles ne puissent pas se détacher.

Montez sur le bateau! Voici vos deux billets. Choisissez deux fauteuils sur le pont supérieur et installez-vous y! Je vous y rejoindrai.

DOROTHY. — Quand? Au dernier moment encore!

SPEVIN. — J'arriverai au moment convenable. Et si le sac est perdu, le sac sera perdu. Qu'on ne me rompe plus la tête avec ce sac...

DOROTHY. — Cette légèreté! Cet égoïsme!

SPEVIN. — A tout à l'heure!

Cependant Séréna et Axel sont entrés, se sont installés à la même table qu'au premier acte Hubert et Charlotte.

AXEL. — Vous êtes bien?

SÉRÉNA. — Oui, merci. Je suis tout à fait bien.

AXEL. — Vous n'avez pas froid?

SÉRÉNA. — Pas du tout.

AXEL. — Vous devez me trouver stupide?

SÉRÉNA. — Pourquoi donc?

AXEL. — Depuis cette gare de Londres, je n'ai rien trouvé à vous dire que les plus plates banalités. Je n'ai rien su que vous poser toutes les cinq ou six minutes, les mêmes questions: « Etes-vous bien? N'avez-vous pas froid? »

SÉRÉNA. — Je trouve ces questions très douces.

AXEL. — Réellement, vous ne me trouvez pas idiot?

SÉRÉNA. — Non, sincèrement.

AXEL. — C'est que ce qui m'arrive, madame, est tellement...

SÉRÉNA. — Appelez-moi Séréna, voulez-vous!

AXEL. — Cela viendra. Accordez-moi un peu de temps. Ce qui m'arrive est tellement extraordinaire! Est-ce que les choses se sont vraiment passées ainsi? Vous m'avez touché le bras, sur ce quai de la gare, en soulevant votre voilette. Je vous ai reconnue. Je suis resté sans mots. Vous m'avez dit: « Je pars avec vous, voulez-vous? » C'est bien cela?

SÉRÉNA. — Ce doit être à peu près cela.

AXEL. — Vous avez vous-même placé votre sac dans le filet comme si c'eût été la chose la plus naturelle du monde.

SÉRÉNA. — Pas de complications, pas d'histoires, pas de paroles inutiles. Voilà mon caractère!

AXEL. — J'aimerais vous prier de me dire... vous demander... Mais j'ai la gorge encore si serrée... aidez-moi!

SÉRÉNA. — Vous voudriez que je m'explique sur mon geste, sur ce départ? Est-ce vraiment si nécessaire? Je suis venue. Cela ne veut-il pas tout dire?

Ils se regardent, souriants.

LA SERVANTE, *qui s'est approchée.* — Thé, café, chocolat, croissants?

SÉRÉNA. — Que prendrez-vous?

AXEL. — Du café, très fort et très noir. Jamais de compromis! Voilà mon caractère.

SÉRÉNA. — C'est rassurant.

AXEL. — Et vous avez besoin, n'est-ce pas, qu'on vous rassure?

SÉRÉNA. — Je crois bien! J'ai de telles angoisses! Pensez donc! Si le destin allait se venger! Si la terre s'ouvrait tout à coup pour nous engloutir! Est-ce qu'on sait!

AXEL. — Les tremblements de terre sont très rares à Calais.

LA SERVANTE, *que Séréna a oubliée.* — Et vous, madame?

SÉRÉNA. — Moi, tout ce que vous voudrez. Café, croissants, lait, beurre! Il me semble que j'ai très faim.

La servante s'éloigne.

AXEL. — C'est moi qui en ai des angoisses, et de terribles, vous savez!

SÉRÉNA. — Confiez-les moi, ça les adoucira peut-être.

AXEL. — J'ai terriblement peur que ma grossièreté, mon manque absolu de manières ne vous exaspèrent très vite.

SÉRÉNA, *avec calme.* — J'y ai pensé. C'est effrayant évidemment.

AXEL. — Je suis un homme si ordinaire!

SÉRÉNA. — Aussi ai-je envisagé le pire, le cas pas exemple où vous attaqueriez le soufflé avec un couteau, ou porteriez votre couteau à votre bouche. J'ai pensé aussi aux soirées où vous rentreriez ayant bu et me roueriez de coups. Lorsqu'on se fait enlever par un homme ordinaire, il faut s'attendre à tout, n'est-ce pas? Vous avez vous-même à prévoir que mes manières élégantes, mon éducation raffinée, ne vous donnent un peu sur les nerfs. Y avez-vous pensé? Voici votre café. Est-il assez noir, assez fort?

AXEL, *avec effort.* — Séréna!

SÉRÉNA. — Bravo!

AXEL. — Vous êtes bien?

SÉRÉNA. — Oui, Axel.

AXEL. — Vous n'avez pas froid?

SÉRÉNA, *lui sourit.* — Non, Axel.

AXEL. — Ecoutez-moi!

SÉRÉNA. — Je vous écoute.

AXEL. — Il faut tout de même que vous sachiez... De ma vie je n'ai éprouvé une émotion aussi forte. Comprenez-moi... je ne suis pas... Ou plutôt, je suis... Séréna... Non! je voulais dire...

Il est très rouge, il balbutie. Elle le regarde avec tendresse.

A ce moment, Spevin qui a soudain aperçu Séréna par-dessus son journal, se lève et s'avance onctueusement vers eux.

SPEVIN. — Lady Heronden!

SÉRÉNA, *stupéfaite.* — Dieu du ciel!

SPEVIN. — Monsieur Diensen!

AXEL. — Le Révérend!

SPEVIN. — Miraculeux hasard! Rencontre extraordinaire! J'espère que vous vous portez bien?

SÉRÉNA. — Mon mari nous attend dans le train...

SPEVIN. — Avec M^me^ Diensen sans doute?

AXEL. — Non. Elle est à Boston, pour affaires de famille!

SPEVIN. — Je comprends, vous allez la rejoindre. Nous, nous rentrons en Angleterre. Mon remplacement d'un an est maintenant ter-

miné. J'ai laissé l'église de Menton entre les mains d'un jeune pasteur bien novice à la vérité. Son zèle et les conseils que je lui ai donnés, le feront, j'espère, triompher, Dieu aidant, de sa lourde tâche.

SÉRÉNA. — Espérons-le! Votre fillette se porte bien, monsieur Spevin? Elle était amusante là-bas, cette petite fille, à cette vente de charité, avec ses lunettes et ses nattes.

SPEVIN. — C'est une bonne enfant... Pourvu que la traversée... A l'aller cette traversée l'avait tellement éprouvée! J'espère que cette fois-ci...

SÉRÉNA. — Je le souhaite de tout mon cœur. Ne voulez-vous pas vous asseoir?

SPEVIN. — Merci, madame. Je craindrais... Mme Spevin et Gwendolyn qui m'attendent sur le bateau vont être bien surprises.

SÉRÉNA. — Portez-leur mon souvenir.

AXEL. — Et le mien.

SPEVIN. — Je n'y manquerai pas. Elles seront si touchées! Bon voyage, madame. *(A Axel:)* Et bon voyage aussi!

On lui sourit. Il se retire.

SÉRÉNA. — Ce M. Spevin est charmant. Vous avez remarqué, Axel? Il arrive toujours au moment précis où on a besoin de lui. Vous vous rappelez, à Menton, vous alliez ôter votre veste et vous battre avec mon mari. Son arrivée inopinée a tout sauvé. C'est un personnage très précieux!

AXEL. — Vous pensez qu'il est arrivé plus à propos encore maintenant, comme je me lançais dans des phrases dont je ne serais certainement pas sorti tout seul, qu'il m'a tiré d'affaire à temps!

SÉRÉNA. — Vous n'aviez nul besoin qu'on vous tirât d'affaires. Mais il nous a sauvés des paroles inutiles que nous n'aurions pas su, peut-être, ne pas dire, et qu'il vaut tellement mieux que nous ne disions pas!... Vous ne buvez pas votre café?

AXEL. — Je vais le boire. Tout de même, ce pourrait être un rêve. Assurez-moi de temps en temps, s'il vous plaît, que je ne dors pas. J'ai peur qu'un coup de cloche ne me réveille brusquement.

Une cloche sonne dans la gare.

SÉRÉNA. — Le voilà justement, tenez, votre coup de cloche!

AXEL. — Et je ne suis pas réveillé! Je ne dors pas! Je ne me réveillerai donc jamais!

SÉRÉNA. — J'espère que non. Mais cette cloche! Il ne faut pas oublier le train.

AXEL. — Vous n'avez pas mangé vos croissants, Séréna. Je croyais que vous aviez faim! Vous allez avoir faim dans le train!

SÉRÉNA, *gravement.* — Vous croyez?... Vous, vous n'avez pas bu votre café.

AXEL, *souriant de bonheur.* — C'est vrai? Ça ne fait rien. Allons! *(Ils se lèvent.)* Votre sac?

SÉRÉNA. — Le voici.

AXEL. — Voulez-vous me le donner?

SÉRÉNA. — Tenez! (*Elle lui prend le bras.*) Axel!

AXEL. — Séréna?

SÉRÉNA. — Vous êtes bien?

AXEL, *lui serrant le bras sous le sien.* — Séréna!

SÉRÉNA. — Vous n'avez pas froid?...

RIDEAU

Hubert Séréna

Séréna

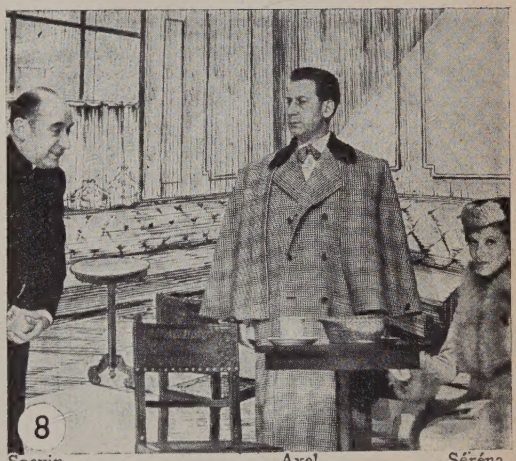
6 HUBERT. — *Ne croyez-vous pas, Séréna, que ce soit une bonne chance pour moi?* (ACTE II.)

7 SÉRÉNA. — *A quelle heure, dites-vous, votre train?* (ACTE II.)

8 LE PASTEUR. — *Miraculeux hasard! Rencontre extraordinaire!* (ACTE III.)

9 SÉRÉNA. — *Vous n'avez pas froid?* (ACTE III.)

10 Paul GÉRALDY et Pierre DUX à Beauvallon en train de préparer la mise en scène de *Quatuor*.



Spevin Axel Séréna

Axel Séréna

Paul Géraldy Pierre Dux

"QUATUOR" DEVANT LA CRITIQUE

JAMAIS avec autant d'évidence qu'au cours de cette soirée au Théâtre des Capucines, je n'ai senti combien la comédie de boulevard est chose moribonde, à bout de souffle, et qu'elle essaye de se survivre avec cette sorte d'acharnement que l'on peut appeler, selon son humeur, courage — ou maniaque, puérile obstination de vieillard...

... Disant que la comédie de boulevard est en train de mourir, je ne fais pas preuve d'un optimisme béat — fondé, par exemple, sur les deux ou trois échecs que viennent de connaître, à mon très vif plaisir, des productions relevant de cet « art », et signées pourtant des bons faiseurs. Et il se peut même que ce *Quatuor* remplisse quelque temps la salle du Théâtre des Capucines. Je n'y vois aucun inconvénient : je sais maintenant que le cœur va flancher.

Jacques LEMARCHAND,
dans *le Figaro littéraire.*

NON. Nous ne sommes pas d'accord. J'écris « cher Lemarchand », ce n'est pas pour ménager amicalement le critique susceptible de me malmener un de ces quatre matins, c'est parce que je suis de vos lecteurs et que j'apprécie beaucoup de vos jugements. Vous savez aussi que nous nous sommes trouvés côte à côte pour louer telle pièce qui n'était certes pas du ton des miennes. Aujourd'hui je réponds « non » à l'article impitoyable que vous avez écrit sur *Quatuor*, cette comédie vous servant de tremplin pour sonner le glas d'un genre théâtral que vous n'aimez pas. Voilà où nous nous séparons. Je suis presque toujours avec vous quand vous aimez une œuvre, presque toujours contre lorsque vous en détestez une autre. Parce que j'aime comme vous ce qui est neuf, rare et parfois extra-théâtral, mais j'aime aussi ce qui est tout bonnement « du théâtre », — ce que vous, vous ne supportez pas. Quand vous vous trouvez en face d'une pièce ratée mais ambitieuse, vous vous enflammez. Bravo. Moi aussi. Mais si vous voyez une comédie bien faite, — et jolie, qui n'ambitionne rien d'autre que d'être une bonne comédie, et qui y réussit (ce qui n'est pas facile!) vous partez en guerre. Voilà mis en avant le fameux mot de « boulevard » qui ne signifie rien depuis vingt ans, et vous foncez sur ce qui est proprement le Théâtre.

Noël Coward a eu une charmante idée : la séduction de la vieille Angleterre par la jeune Amérique, vers 1880. Il en a fait une comédie d'amour dans sa manière qui est gracieuse, jamais vulgaire, toujours souriante. C'est à dessein que j'emploie ces mots : la grâce, la distinction, l'ironie légère; ce sont les qualités mêmes de celui qui fit de cette comédie anglaise une pièce pour Paris : Paul Géraldy. Et le théâtre où se joue *Quatuor* est le Théâtre des Capucines, une bonbonnière. Voilà un ensemble fort accordé. Il est impossible de dire que la comédie est mal faite, ni qu'elle n'est pas joliment écrite et ravissamment jouée par Dux et Cocéa. C'est du petit théâtre, mais du théâtre, — et de qualité. Encore une fois dans un cadre adéquat.

Alors? — N'aimez-vous pas les bonbons? Je vous plains beaucoup. Moi, je les adore. Irez-vous jouer au Capucines une pièce d'Ugo Betti? ou *Hamlet?* ou préférez-vous à une comédie comme *Quatuor*, les *Paris-Galant* de tradition dans ce théâtre, avec ses femmes nues? N'est-ce pas un théâtre idéal pour les Marivaux d'aujourd'hui? Qu'écrivait-il, Marivaux? — Des comédies légères. — Rien de plus. Aucun fort en thème n'arrivera jamais à me faire admettre qu'entre ses Comtesses et ses Chevaliers, ses Lisette et Araminthe, il a mis en jeu le destin du monde. En attaquant *Quatuor* comme vous l'avez fait, accablant cette comédie comme type d'un genre dont vous annoncez l'enterrement, prenez garde de ne pas claironner la mort de ce qui est simplement le genre théâtral par excellence de la tradition française : la comédie légère.

André ROUSSIN,
dans *l'Officiel des Spectacles.*

EN anglais, son auteur, Noël Coward, l'avait appelée *Quadrille*, et c'est bien d'une figure du quadrille qu'il s'agit aux Capucines : chassé-croisé de deux couples qui se défont, et se refont, en échangeant leurs partenaires...

Pièce sans surprise, mais non sans délectation, à cause de trois scènes excellentes et de celle qui les joue et qui ne ressemble à aucune autre : Alice Cocéa. Il faut la voir refuser, au premier et au troisième acte, de comprendre les insinuations d'une amie potinière sur la conduite de son mari, et puis, au deuxième acte, effriter à petites touches l'assurance de sa rivale. Il y a là de menues séquences qui font penser à Marivaux et que Géraldy semble avoir écrites de sa plume des meilleurs jours. Et Cocéa les file avec une grâce souveraine, un mélange de hauteur nonchalante et de lucidité précise proprement admirables. Et quelles robes! Fourreaux turquoise, ivoire ou marine, ornés des reins jusqu'au sol de merveilleuses cascades de dentelles et de soie. Telles qu'on en voit à un célèbre portrait de Sarah jeune. Elle est si aristocratiquement brillante qu'elle éclipse et alourdit tout ce qui l'entoure — sauf Pierre Dux (Alex Diensen), dont la soi-disant rusticité américaine se pare bien à propos de timidités charmantes et des plus tendres finesses.

DUSSANE,
dans *Samedi-Soir.*

Comité de Direction) Président : Vincent DELPUECH.
) Directeur : G. CAHEN-SALVADOR.
Fondateur : Georges OUDARD

Ets BUSSON, impr., PARIS — Printed in France — Dépôt légal : 1er trim. 1955, nº 80 P.